

652  
40  
HENRI LAVEDAN

De l'Académie Française.

# C'est servi



PARIS

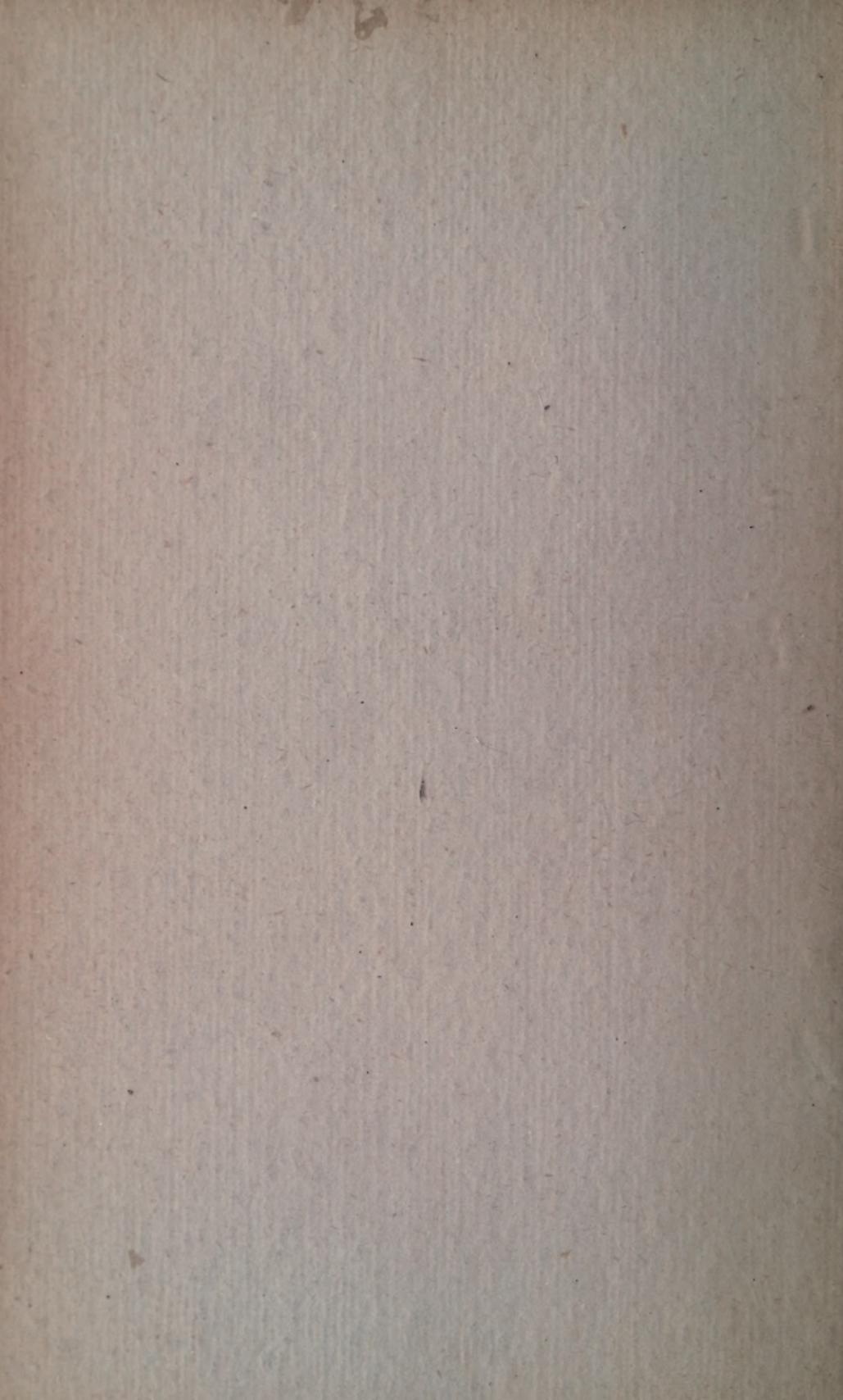
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

Tous droits de traduction, de reproduction, de représentation et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

Entered according to act of Congress, in the year 1902, by Henri Lavedan, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.

Sixième Mille.



C'EST SERVI

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

*(Collection in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume).*

---

- VIVEURS, pièce en quatre actes. . . . . 1 vol.
- LE MARQUIS DE PRIOLA, comédie en 3 actes,  
illustrée (9<sup>e</sup> mille). . . . . 1 vol.
- MAM'ZELLE VERTU (5<sup>e</sup> mille) . . . . . 1 vol.

399ce  
**HENRI LAVEDAN**

De l'Académie française

---

# C'est servi



155-774  
27/8/20

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

---

Droits de traduction, de reproduction,  
de représentation et d'adaptation réservés pour tous les pays  
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

Entered according to act of Congress, in the year 1902,  
by Henri Lavedan, in the office of the Librarian of Congress,  
at Washington. All rights reserved.



PQ  
2330  
L7C2

# C'EST SERVI

---

## LA PREMIÈRE BISQUE

GASTON DE LA BRAISE, 18 ans. Un grand blondin bien gentil, œil bleu, trois cils de moustache.

ALICE, 17 ans. Une brunette potelée, la lèvre écarlate.

LE GARÇON. Un vieillard.

Midi, en juillet, par un soleil resplendissant. Un cabinet particulier, à l'entresol du restaurant Bougainville, tout là-bas, sur la rive gauche, quai des Petits-Augustins. Gaston et Alice, attablés l'un près de l'autre, étudient la carte. En face d'eux, paternel et cassé, le garçon secoue sa vieille caboche de magistrat.

ALICE

Moi, pourvu que j'aie des crevettes et de la crème au chocolat, la terre peut tourner, tout m'est égal.

GASTON

Pas de blagues. Dis ce que tu veux.

ALICE

Je te le dis. Des crevettes et de la crème. Des petites crevettes toutes roses qui font le tire-bouchon, et de la bonne-bonne crème au chocolat, avec des masses de chocolat dedans.

GASTON

Tu ne veux pas faire ton déjeuner avec ça?

ALICE

N'y a que ça que j'aime.

GASTON, *lui tendant la carte.*

Cherche. Tu vas trouver autre chose.

ALICE, *marquant du doigt un plat sur la carte.*

Ah! oui! par exemple, ça oui! Je n'y ai jamais encore goûté, je veux me l'offrir.

GASTON

Quoi?

ALICE

Potage bisque.

GASTON

Sérieusement ?

ALICE

Mais oui. Pourquoi fais-tu une drôle de figure ? C'est mauvais ?

GASTON

C'est excellent.

ALICE

Eh bien, alors ?

GASTON

Où as-tu vu prendre du potage à déjeuner ?

ALICE

A la campagne, tiens. Papa et maman en prenaient toujours.

GASTON

Pas de la bisque.

ALICE

Je ne sais pas si c'était de la bisque.

En tous cas, si c'en était, c'était de la bisque aux légumes, avec des navets et des haricots, et puis du chou. Et tout ce que je me rappelle, c'est que c'était de la rude bonne soupe, encore!

GASTON

Décidément tu veux de la bisque?

ALICE

Oui, oui.

GASTON

Garçon, vous donnerez une bisque à madame!

LE GARÇON

Monsieur n'en prendra pas?

ALICE

Oh! je veux que tu prennes comme moi, chéri. Tout ce que je mangerai, je veux que tu en manges, toi aussi. Par preuve d'amour.

GASTON, *au garçon.*

Vous m'en donnerez une.

ALICE

T'es un ange !

LE GARÇON

Et après ?

GASTON

Voyons, voyons ? (*Il se plonge dans la carte. A Alice.*) Aide-moi.

ALICE, *au garçon.*

Vous avez donc bien besoin de savoir tout de suite notre appétit ? On vous l'aurait dit après la soupe.

LE GARÇON

Après le potage, madame, il serait trop tard pour commander certains plats, et vous perdriez du temps.

GASTON, *à Alice.*

Cherche donc avec moi au lieu de bavarder.

ALICE, *au garçon.*

Ah ! Seigneur ! Vous pouvez vous en vanter de nous donner du mal !

GASTON

Dans les poissons y a-t-il quelque chose qui te tente? Sole Colbert. Truite au bleu. Friture de goujons.

ALICE

Oh! non. Pas de poissons. J'aime pas. C'est des bêtes comme des abcès. Ça passe sa vie dans l'eau à remuer ses nageoires. Ça me dégoûte. Trouve plutôt une bonne viande.

LE GARÇON

Côtelette d'agneau? Un petit poulet de grain? Châteaubriant aux pommes?

ALICE

Je voudrais une machine où y aurait des truffes.

LE GARÇON

Tournedos Rossini.

ALICE

Y'a des truffes dans c'te musique-là?

LE GARÇON

Oui, madame, autant qu'il vous plaira.

ALICE

Chic ! Alors, faites-en cuire deux, deux tourne-broches Rossini. (*A Gaston.*) T'en mangeras un aussi ?

GASTON

Naturellement.

LE GARÇON

Après le tournedos ? En légumes ?

ALICE

Rien.

GASTON

Il n'y en a pas un qui t'aille ? De la salade ?

ALICE

Oui, tout de même. Avec beaucoup de vinaigre. Et puis après je veux de la crème au chocolat, une glace à la framboise, un mazagran et un verre de raspail. Voilà !

J'ai fini. Mon déjeuner est commandé.  
Pas autre chose que ça.

LE GARÇON

Je ne sais pas, madame, si nous avons  
du raspail.

ALICE

Zut, alors ! C'est pourtant une liqueur  
connue !

LE GARÇON

Je ne voudrais pas contredire madame.  
Mais ça se demande bien rarement. C'est  
tout à fait tombé en décadence.

ALICE

En voilà une chose pas vraie ! Place de  
la Sorbonne, vous entendez, à la brasse-  
rie où je travaille, au Picrate, on en boit  
des masses de raspail !

LE GARÇON

Je ne vous dis pas, madame. Je n'ai  
jamais servi au Picrate.

ALICE

Je vous crois, il n'y a que des femmes.

LE GARÇON

Mais depuis dix-sept ans que je suis ici, chez Bougainville, vous êtes peut-être la première personne...

GASTON, *un peu ennuyé.*

Enfin, ils n'en ont pas. Prends une autre liqueur.

LE GARÇON

Chartreuse, anisette, curaço, cassis, fine champagne... Ah! il n'en manque pourtant pas!

ALICE

Une chartreuse puisque vous n'avez pas de raspail... Verte.

LE GARÇON

Bien, madame.

ALICE

Voilà qui est entendu.

LE GARÇON

Ainsi nous disions : bisque, tournedos...

ALICE

Crevettes, avant tournedos. Ah! mais je ne lâche pas mes petites crevettes!

LE GARÇON

Bisque, crevettes, tournedos, salade...

ALICE

Crème au chocolat.

LE GARÇON

Glace framboise.

ALICE

Mazagran.

LE GARÇON

Café, chartreuse verte. (*Se tournant vers Gaston.*) Et monsieur?

ALICE

Comme moi, toujours comme moi.

LE GARÇON

Même chose. Parfaitement. (*Il s'apprête*

*à sortir.*) Ah ! le vin. Désirez-vous que je vous envoie le sommelier ?

ALICE

Du champagne. (*Au garçon.*) Vous nous apporterez des grands verres pointus pour le champagne.

LE GARÇON

Voilà la carte des vins. Une tisane ?

GASTON

Saint-Marceaux, avec une carafe frappée.  
(*Le garçon sort.*)

ALICE, *qui déplie sa serviette.*

Mon petit chien, je suis contente. Et toi ?

GASTON

Moi aussi, va. (*Ils s'embrassent.*)

ALICE

Ça ne t'a pas embêté ce que je lui ai dit tout à l'heure à l'homme ?

GASTON

Quoi ?

ALICE

Que je servais au Picrate?

GASTON

Non. J'aurais mieux aimé pas. Mais enfin, puisque ça y est...

ALICE

Bast! tant pire. Moi, je suis comme ça. Je dis et je fais tout sans rougeur. Je ne suis pas la duchesse de Médicis, n'est-ce pas? Je suis Alice, du Picrate. Alors à quoi bon jeter de la poudre à l'œil d'autrui? Et puis ça n'empêche pas de s'aimer. Pas vrai, toutou? (*Ils s'embrassent.*)

GASTON

On étouffe ici. Dis donc, ça ne te fait rien qu'on ouvre la fenêtre?

ALICE

Tu veux, vrai? Oh! ça ne va pas être aussi amusant, on ne va pas être si chez soi, comme dans une petite cabane.

GASTON

Mais pourtant...

ALICE

Oh ! non ! non !... Ça n'est plus un cabinet particulier alors, si t'ouvres la fenêtre. Tu me gâtes mon plaisir !

GASTON

C'est qu'on meurt de chaleur, mon toto. Tu n'as donc pas chaud, toi ?

ALICE

Mais non. Attends, ça passera. Tu vas te rafraîchir en mangeant. Tu boiras : il y a du champagne à la glace. Ah ! ça va-t-il être bon, mon petit séraphin bleu, rose, vert !... (*Ils s'embrassent.*)

GASTON

Soit. Mais tu as tort, parce que de rester enfermés dans un si petit espace, ça n'est guère bon pour la santé, ma cocotte.

ALICE

Tant pire. Et puis, tu sais bien que si

on ne faisait jamais que ce qui est bon pour la santé, on se priverait de bien des douceurs. Dis que c'est vrai, trésor de chéri d'ange en miel ?

GASTON

Oui, oh oui ! (*Ils s'embrassent. La serrure craque. Vite ils reprennent une tenue correcte. Le garçon entre avec le potage. Il le dépose, sert et se retire en silence.*)

ALICE, regardant son assiette.

Alors c'est ça, la bisque ?

GASTON

C'est ça.

ALICE

Ça a une jolie couleur, toujours. J'aimerais bien une robe de cette nuance-là. (*Elle goûte.*) Et puis, ce que c'est bon ! oh ! mais ce que c'est bon !... Tiens, je suis trop contente. (*Ils s'embrassent.*)

GASTON

Mange. Tu sais que si nous voulons faire comme nous avons dit...

ALICE

Sûr, parbleu!

GASTON

Nous n'avons pas trop de temps.

ALICE

Tu es impatient?

GASTON

Dame, oui! Pas toi?

ALICE

Oh! mon chéri! mon chéri! (*Ils s'embrassent.*)

GASTON

Assez, voyons, assez; dépêchons-nous.

ALICE

C'est vrai. Pense à tout ce que nous avons à manger. Moi, je n'ai déjà plus faim.

GASTON, *consterné*

Oh!

ALICE

Mais rassure-toi, ça se placera tout de même. Un bon petit déjeuner comme ça ? Merci ! je veux rien en perdre. Tiens, v'là déjà ma bisque avalée. Adieu, la bisque ! A une autre ! Sonne. (*Il sonne. Le garçon paraît.*)

GASTON

Un peu vite, s'il vous plaît ?

ALICE

On est pressé. (*Le garçon sourit et sort.*)  
As-tu vu, chéri, quand j'ai dit qu'on avait hâte...

GASTON

Eh bien ?

ALICE

Il a rigolé, il a eu un air, le garçon...

GASTON

Tu crois qu'il a compris ?

ALICE

Pour sûr. Ça t'ennuie?

GASTON

Je m'en moque un peu.

ALICE

Tiens, il devine bien que tu n'es pas ma sœur.

GASTON

Ton frère, tu veux dire.

ALICE

Oui, ça revient au même. (*Ils s'embrassent. Le garçon rentre. Crevettes, tournedos. Il sert et se retire. Tous deux mangent fébrilement.*)

GASTON

Tu trouves bon?

ALICE

M'en parle pas? J'en ferais mon ordinaire! (*Elle regarde les murs.*) Et puis, non, tu ne peux pas t'imaginer ce que je me plais ici, ce que je m'en paye!

GASTON

Il fait un peu chaud. Sans ça...

ALICE

Mais non, c'est une idée.

GASTON

Moi je t'avais proposé d'aller déjeuner à la campagne...

ALICE

Non, non, la campagne c'est comme tout le monde, ça rentre dans ce qu'on fait le dimanche, ça n'est plus une partie de cœur. Tandis qu'ici, en cabinet fin, on a l'air de se cacher, on monte par des escaliers tout petits qui tournent, les garçons vous regardent avec des drôles de mines. Et puis il y a un menu imprimé, c'est chic enfin, moi ça m'impressionne. Tu ne trouves pas que j'ai raison? Et tout ça, le piano, les glaces... y en a-t-il des noms d'hommes et de femmes! Hein, crois-tu qu'il en est venu ici des amants?

GASTON

Pas mal. En effet.

ALICE

Oh mon chéri! quel dommage que je n'aie pas une bague en diamants !

GASTON

Mon pauvre petit, ça n'est pas ma faute. Tu sais bien que si ça dépendait de moi...

ALICE

Mais non, es-tu bête! Ça n'est pas pour la valeur...

GASTON

Pourquoi alors?

ALICE

Rapport aux glaces. J'aurais écrit le mien.

GASTON

Il doit y être déjà, va. Tiens, Alice. Et là en haut encore, Alice. Tu vois, il y en a des tas d'Alice!

ALICE

Qu'est-ce que ça me fait toutes ces Alices-là. Ça ne vient pas de moi. Mais je veux tout de même l'écrire sur le papier, là, dans le coin.

GASTON

A quoi bon ?

ALICE

Je t'en prie. Prête ton crayon.

GASTON

Je n'en ai pas.

ALICE

Si, celui de ton portefeuille. A propos, tu gardes toujours mes lettres ?

GASTON

Je les ai toutes là. Ça n'est même pas bien prudent. Vois-tu que je les perde ? Mais dépêchons. Tu sais qu'il faut que je sois rentré à la maison à six heures, au plus tard.

ALICE

Et moi aussi, faut que je sois à six heures battant à la boîte, sans ça la patronne me flanque mon congé. Ah ! mais c'est qu'on est tenu raide au Picrate ! Donne ton portefeuille, allons. (*Gaston le sort de sa poche et le lui tend. Elle le pose près d'elle après en avoir retiré le crayon et écrit son nom sur le mur, avec un beau paraphe.*) Là. Si on s'aime encore l'an prochain, on reviendra le même jour croustiller ici, n'est-ce pas, chéri ?

GASTON

Oui, ma biquette. Sonne. (*Le garçon vient. Salade.*)

ALICE

Bravo pour la salade. Elle est tellement vinaigrée qu'on ne peut pas la manger. C'est comme ça que je l'aime. Est-ce ennuyant tout de même que tu sois forcé d'être chez ton père à six heures !

GASTON

Ça m'embête assez !

ALICE

Sans ça tu serais venu au Picrate et t'aurais passé toute ta soirée là avec moi. On aurait pris le divan du fond, on aurait bu des bocks, ou bien fait un rams... enfin on se serait diverti.

GASTON

Oui, au lieu de ça, je vais m'assommer à un grand dîner.

ALICE

Chez ton père qu'il y a du monde à souper ?

GASTON

Oui, un grand dîner de vingt personnes, avec l'ambassadeur d'Angleterre.

ALICE

Chouette ! Il a une belle femme ?

GASTON

Non.

ALICE

Un pot. Je vois ça d'ici.

GASTON

Il est veuf.

ALICE

Dis-le tout de suite. Ah ben, mais, écoute donc, s'il y a tant de monde que ça, et puis des envoyés de puissance, tu vas tout de même t'amuser plus qu'au Picrate, mon loup, sans compter que la cuisinière a dû se décarcasser, et qu'alors...

GASTON

C'est pas une cuisinière, c'est un chef.

ALICE

Un chef pâtissier, avec une serviette sur la tête, et des grands couteaux dans le pantalon ?

GASTON

Oui.

ALICE

Mais alors, mais alors... ton père est un riche? Tu ne m'avais jamais dit ça?

GASTON

Très riche.

ALICE

Combien qu'il peut dépenser par jour?

GASTON

Mille francs.

ALICE

Chameau!

GASTON

Alice!

ALICE

Oh! je te demande pardon, trésor, mais ça m'a échappé! Et puis c'est pas contre lui que j'ai dit ça, je me doute bien que ton père est homme honorable : non, c'est par rage contre l'argent, ce sale argent, qu'il en faut tant de masses! Pense donc, moi, ce que je dois siffler de

consommations avec l'étudiant pour me faire mes cinquante sous dans la journée!

GASTON

Pauvre petite! Et dire que je ne peux pas t'aider!

ALICE

Ça viendra peut-être.

GASTON

Papa ne me fiche pas un rotin.

ALICE

Calé comme il l'est, c'est là qu'il est rat. Fais-y des dettes, tiens!

GASTON, *réveur*,

Il faudra bien en finir par là.

ALICE

Commence donc tout de suite, va. Moi, à ta place, Seigneur!... Avoir un père qui a mille francs de cigares à fumer par jour, et puis se faire des hésitations... oh! là là, nom d'un petit bonhomme!

GASTON

Si tu le connaissais, tu verrais... il n'est pas commode, papa. Dur comme du chien. S'il savait qu'aujourd'hui, au lieu de passer l'après-midi chez mon oncle...

ALICE

Je ne le connaîtrai probablement jamais, mais si des fois on me le présentait, tout marquis et chic qu'il est, avec ses chevaux, ses voitures et ses maisons de campagne, eh bien, je lui plaquerais ses vérités : « Vraiment, monsieur, que je lui dirais, pour un homme qui trinque avec des ambassadeurs, vous n'êtes guère malin, et vous avez une sacrée veine que je ne sois pas une méchante fille, parce que si je voulais, j'aurais pas besoin de me mettre en quatre pour que votre garçon vous en fasse voir de toutes les couleurs. Je ne veux pas plonger dans votre passé, mais je parierais bien que ça a dû vous

arriver aussi, quand vous étiez petit, d'avoir une camarade au Picrate. Voyons, il vous revient mille francs de paye pour la journée, c'est de trop, vous avez pas besoin de tant que ça. Je vous en laisse huit cents, je suis gentille, donnez-en deux à Gaston, nous partagerons, et on ne prononcera plus votre nom qu'avec respect. » V'là ce que je lui dirais à ton patron, si j'étais seule à seul avec lui.

GASTON

Il ne te laisserait même pas aller jusqu'au bout.

ALICE, *à mi-voix, avec un imperceptible sourire.*

C'est bien possible. Les hommes...

GASTON, *qui a tiré sa montre.*

Saperlipopette ! Deux heures moins dix. Oh ! pressons ! (*Il sonne. Le garçon paraît.*) Donnez-nous la crème, la glace, le café et la liqueur. Tout ça en même temps.

Nous nous servirons. (*Le rappelant.*) Et puis, l'addition. (*Le garçon sort. A Alice.*) Nous sommes en retard.

ALICE

La crème... Tout ça, c'est rien que du liquide, c'est vite fait. Heureusement encore que l'hôtel n'est pas loin.

GASTON

Oui, c'est à cinq minutes en voiture.

ALICE

Pour quelle heure avais-tu retenu la chambre ?

GASTON

Pour une heure.

ALICE

Oh chéri ! (*Ils s'embrassent.*)

GASTON

Tu voudrais que nous y soyons déjà ?

ALICE

Tais-toi. (*Ils s'embrassent. Le garçon rentre. Crème, glace, café, chartreuse. Addi-*

tion. — *Gaston règle aussitôt avec deux pièces de vingt francs. Il est très fébrile et a le visage pourpre. Le garçon sort pour faire de la monnaie.*) Tu ne manges pas de crème ?

GASTON

Moi, je n'en peux plus, j'étouffe.

ALICE

Moi, j'ai fini. Je suis un peu gonflée aussi.

GASTON

Tu n'es pas malade ?

ALICE

Non. Et puis du moment que je vais retirer mon corset tout à l'heure... As-tu pris ton café ?

GASTON

Pas moyen, il est bouillant.

ALICE

Souffle.

GASTON

J'ai soufflé, je m'en suis fait jaillir

dans l'œil. (*Le garçon rapporte la monnaie. Gaston de plus en plus fébrile la prend sans la vérifier. Le déjeuner est de 21 fr. 80 ; il laisse dix francs de pourboire dans l'assiette. Alice, qui voit le coup, retire une pièce de cinq francs et la met dans sa poche.*)

LE GARÇON

Monsieur désire une voiture ?

GASTON

Oui, découverte.

ALICE

Fermée, une voiture fermée.

GASTON

Par ce beau temps ! (*Le garçon sort.*)

ALICE

Mais oui, fermée, c'est bien plus amoureux ; on baissera les stores. (*En deux temps trois mouvements ils avalent leur café et leur chartreuse. Les voilà prêts. Ils s'embrassent. La serrure craque.*)

## LE GARÇON

La voiture est là.

## GASTON

Hop ! (*Ils sortent. En bas, un vieux sapin racorni, à l'intérieur de velours rouge, avec un vieux cocher un peu poivrot ; le chasseur ouvre la portière. Ils montent.*)

LE CHASSEUR, *sa casquette à la main.*

Quelle adresse ?

## GASTON

33, rue Monsieur-le-Prince.

## ALICE

Hôtel de la Louisiane. (*L'embarcation dérape, et : cric, une petite main tire le store.*)

Le même jour, à cinq heures et demie du soir, un autre fiacre s'arrête devant le restaurant Bougainville, à l'entrée des salons et cabinets. Gaston en descend, se précipite, grimpe l'escalier, en haut duquel tout essoufflé, pâle comme un linge, il se jette dans le vieux garçon qui les a servis Alice et lui.

GASTON

Ah ! vous avez dû trouver... je viens de m'apercevoir... j'ai oublié ici, tantôt...

LE GARÇON

Un portefeuille ?

GASTON

Mon portefeuille, oui. Vous l'avez trouvé ?

LE GARÇON

Cinq minutes après que monsieur a été parti.

GASTON, *soulagé.*

Ah !

LE GARÇON

On a regardé dedans, on a vu la carte de monsieur : marquis de la Braise...

GASTON, *terrifié.*

Hein ! quoi !

LE GARÇON

52, rue Saint-Dominique. Alors, n'est-ce pas, les jeunes gens...

GASTON

Qu'est-ce que vous avez fait ?

LE GARÇON

N'ayez pas peur. On a mis le calepin dans une enveloppe cachetée, avec le nom de la carte écrit dessus bien lisiblement, et le chasseur l'a portée tout de suite chez vous, en recommandant bien au concierge de l'hôtel : urgente et personnelle.

GASTON

Triple idiot. C'est mon père.

LE GARÇON

Ah dame !

GASTON

Et puis le chasseur avait donné lui-même l'adresse de l'endroit où nous allons. Hôtel de la Louisiane. Pourquoi ne m'a-t-il pas apporté ça à la Louisiane ?

LE GARÇON

Il y a pensé, monsieur. Moi aussi. Tout

le monde y a pensé. Seulement, on n'a pas osé.

GASTON

Pourquoi ? Pourquoi ?

LE GARÇON

Crainte de vous interrompre.

## TENTATIVE DE CORRUPTION

LE VICOMTE DE CARQUEFOU, 20 ans. Engagé au  
51<sup>e</sup> dragons, à Nantes.

LE MARÉCHAL DES LOGIS LERMITTAZ, 24 ans.

Un dimanche de juillet. Ils sont attablés au bord de la  
Loire, sous la tonnelle d'une guinguette, à la Jonne-  
lière. On leur apporte une friture.

LERMITTAZ

Voilà le goujon! Ah! bien, mon vieux  
goujon!

CARQUEFOU

Avez-vous faim?

LERMITTAZ

Un peu!

CARQUEFOU

Et soif ?

LERMITTAZ

Aussi, dame ? c'est que l'air est cuisant. De ce temps-là le vin blanc se laisse faire.

CARQUEFOU

Qu'est-ce que vous dites de celui-là ?

LERMITTAZ

Du Saumur ? bougre ! il est d'attaque. (*Il boit.*) Nom d'un chien, ça me réjouit. Oh ! tenez, mon vieux, c'est chic à vous de m'avoir voulu payer le déjeuner à la campagne. Et puis c'est qu'on se trouve à l'aise, ici. Bismarck, il ne boulotte peut-être pas aussi gras que nous. Pour sûr ! Qu'est-ce qu'il peut bien chahuter, à cette heure, ce carcan-là ? Encore penché sur des canons. Une mistouffe qu'il nous prépare ! Mais patience, on est à hauteur,

à présent, ils n'ont qu'à se tenir, lui et sa bande.

CARQUEFOU

Après le goujon, il y a une omelette au lard.

LERMITTAZ

Ça va.

CARQUEFOU

Un beefsteack avec des pommes de terre frites et de la salade.

LERMITTAZ

Ça colle.

CARQUEFOU

Du dessert, le café et la liqueur.

LERMITTAZ

Avec un doigt de fromage on n'aura plus faim après. Eh bien, depuis trois mois que vous êtes au régiment, ça se dégrouille-t-il un peu, ce sacré canard de métier ?

CARQUEFOU

Ça commence.

LERMITTAZ

Les premiers jours, bon Dieu, vous n'étiez guère frais.

CARQUEFOU

Dame, écoutez donc, quand on n'est pas habitué.

LERMITTAZ

Ça paraît vert?

CARQUEFOU

Et puis, tout de suite j'ai été puni.

LERMITTAZ

Parce que vous vous êtes mis dans la nécessité d'obligation.

CARQUEFOU

C'est vous qui m'avez puni le plus.

LERMITTAZ

C'est bien possible.

CARQUEFOU

Comment ! Vous ne vous rappelez pas ?

Vous m'avez fourré de la consigne et de la salle du police. Cinq ou six fois.

LERMITTAZ

C'est le métier qui veut ça !

CARQUEFOU

Et pour des bêtises.

LERMITTAZ

Fallait pas la commettre.

CARQUEFOU

C'était pourtant pas bien grave. Surtout la dernière fois, il n'y a pas plus de quinze jours.

LERMITTAZ

J'ai oublié. Souvenez-moi.

CARQUEFOU

On faisait les classes à pied, dans la cour du dépôt. Vous avez commandé : « Halte ? » On s'est arrêté. « Fixe ! » A ce moment vous m'avez dit : « Carquefou, je vous ferai observer de venir aux classes à pied dans un extérieur décent. Vous avez

un grand trou dans le derrière, au pantalon de la fesse droite. »

LERMITTAZ

A présent je me rappelle.

CARQUEFOU

Je vous ai dit très poliment : « Maréchal des logis, ça ne vous regarde pas. »

LERMITTAZ

Du coup, je vous ai marqué deux jours à la chambrée.

CARQUEFOU

Alors, moi j'ai fait demi-tour et j'ai dit : « Maintenant, oui, ça vous regarde. »

LERMITTAZ

Et alors moi, je vous ai refichu huit jours.

CARQUEFOU

Avec le motif.

LERMITTAZ

« Avoir tourné en dérision son supérieur, en lui montrant son inférieur. »

Seulement, je ne l'ai pas porté, le motif, parce que si je l'avais porté, je vous faisais passer au conseil ! Ah ! mais !

CARQUEFOU

Avouez qu'aujourd'hui vous le regretteriez ?

LERMITTAZ

Pour sûr ! D'abord on ne déjeunerait pas ensemble. Et puis, dans le fond, Lermittaz n'est pas sauvage. On punit, mais c'est le métier qui veut ça.

CARQUEFOU

Oui. Eh bien, y a des minutes où il est bassinant, le métier !

LERMITTAZ

Il est comme ça. C'est pas nous qui l'avons équipé ! c'est eux.

CARQUEFOU

Qui ça, eux ?

LERMITTAZ

Les chefs! ceux qui sont à la tête. Est-ce que je sais, moi?

CARQUEFOU

Enfin! plus que deux ans et demi à tirer!

LERMITTAZ

On est de la classe. Alors vous ne resterez pas? Vous n'avez pas envie de passer officier?

CARQUEFOU

Ma foi non.

LERMITTAZ

C'était pourtant votre idée en entrant au corps?

CARQUEFOU

Oui, mais j'en ai soupé.

LERMITTAZ

Quand vous serez libéré, vous aimerez mieux aller fumer un bon cigare à Paris, que de surveiller ici le pansage. Vous

n'avez pas tort! Et puis vous êtes calé, vous avez de la monnaie?

CARQUEFOU

Pas un rotin.

LERMITTAZ

Vous n'avez plus le sou?

CARQUEFOU

Zéro galette. J'ai été calé, oui. Pour l'avoir été, je l'ai été!

LERMITTAZ

Quoi que vous en avez fait, de votre prêt?

CARQUEFOU

Parti.

LERMITTAZ

Vous l'avez pompé avec ces dames?

CARQUEFOU

Oui. Et puis au jeu.

LERMITTAZ

Quel? La manille?

CARQUEFOU

Non. Le baccarat.

LERMITTAZ

Connais pas cet oiseau-là ? On peut gagner beaucoup de braise, à cette manivelle ?

CARQUEFOU

Oh ! épatamment. J'y ai perdu huit cent mille francs.

LERMITTAZ

Hein ? De quoi ?... Huit... Comment que tu dis, vieux frère ?

CARQUEFOU

Huit cent mille francs.

LERMITTAZ

Oh bien !... oh bien ! mon copain... non !... ça, c'est plus fort que de jouer au bouchon la tête en bas !

CARQUEFOU

Ces huit cent mille francs-là, avant de

les perdre, je les avais gagnés en moins de six mois.

LERMITTAZ

Quel âge que vous aviez ?

CARQUEFOU

Dix-neuf ans. C'est l'année dernière.

LERMITTAZ

Si jeune ! C'est beau tout de même !  
Vos parents, ils devaient être fiers ?

CARQUEFOU

Voilà neuf ans qu'ils sont morts.

LERMITTAZ

C'est dommage. Sans ça. Et qu'est-ce que vous avez acheté avec tous ces sous-là ?

CARQUEFOU

Rien. Je n'ai pas pu en profiter

LERMITTAZ

A cause ?

CARQUEFOU

J'avais acquis un terrain.

LERRITTAZ

Un terrain en terre ?

CARQUEFOU

Mais oui, de la vraie terre.

LERRITTAZ

Il s'en trouve donc aussi à Paris ?

CARQUEFOU

A preuve que je l'ai payée deux cent mille francs.

LERRITTAZ

Bon Dieu ! Deux cent mille ! Mais c'était immense, c'était donc des espaces ?

CARQUEFOU

C'était un carré tout petit, un potager, comme d'ici le bord de l'eau. La terre coûte les yeux de la tête à Paris.

LERRITTAZ

Voyez un peu, chez mon père on l'a pour rien ! Et qu'est-ce que c'était pour faire que vous achetiez ce lopin ? Pour y semer quoi ?

CARQUEFOU

Pour y semer des pierres, tiens, gros malin, pour y bâtir un hôtel.

LERMITTAZ

Une auberge à pied, à cheval?

CARQUEFOU

Mais non, une maison, pour y loger, moi tout seul.

LERMITTAZ

Et combien que le maître-maçon vous a encore pris pour cette besogne-là!

CARQUEFOU

Y a pas de maîtres-maçons, y a des architectes. Ils m'ont pris six cent mille francs.

LERMITTAZ

Mais ils vous ont volé?

CARQUEFOU

Je commence à le croire.

LERMITTAZ

A ce prix-là, dites donc, ça devait être bien plaisant, ce gourbi ?

CARQUEFOU

C'était habitable, en effet, c'était assez tapé.

LERMITTAZ

Comment que c'était ? Combien y avait-il de chambrées ?

CARQUEFOU

Des masses.

LERMITTAZ

Avec des beaux tapis ?

CARQUEFOU

Partout.

LERMITTAZ

Qui représentaient des lions ?

CARQUEFOU

Non.

LERMITTAZ

Tant pis. Et puis une cave, j'espère ?  
Avec du bon vin dedans !

CARQUEFOU

Aussi.

LERMITTAZ

Quel vin ?

CARQUEFOU

Tous les vins.

LERMITTAZ

Du blanc et du rouge ?

CARQUEFOU

De toutes les couleurs.

LERMITTAZ

Et cachetés à la cire ?

CARQUEFOU

Je vous crois !

LERMITTAZ

Quelle cuite, hein, si on avait été là ?  
Et qu'est-ce qui a sifflé toutes ces né-  
gresses-là ? Pas vous tout seul, j'imagine ?

CARQUEFOU

Ni moi ni personne. Tout ça a été vendu avant que j'y goûte.

LERMITTAZ

Oh ! zut ! qu'est-ce qu'il y a donc eu de cassé ?

CARQUEFOU

Il y a eu que pendant qu'on le bâtissait, mon hôtel, j'ai continué de jouer.

LERMITTAZ

Toujours votre jeu de... comment que vous dites ?

CARQUEFOU

Baccarat. Et puis, quand il a été tout fini d'être plein et meublé de haut en bas, et tout prêt à me recevoir, eh bien, je n'avais plus une pastille pour le payer. Tout perdu. Il a fallu que je le bazarde sans même l'habiter vingt-quatre heures !

LERMITTAZ

Bon sang de biribi !

CARQUEFOU

Je n'y ai pas couché une nuit.

LERMITTAZ

Voyez-moi un peu ! Ah ! c'est guère malin ce que vous avez fait là !

CARQUEFOU

C'est alors que je me suis engagé.

LERMITTAZ

Funeste résolution !

CARQUEFOU

Oh oui !

LERMITTAZ

Et, dorénavant, vous voilà sous les drapeaux ?

CARQUEFOU

Tout ce qu'il y a de plus dessous, oui !

LERMITTAZ

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez ! Ne faut pas s'infliger, ni s'obscurcir, vous avez encore deux ans, faites-les de bonne amitié. Et puis, on n'est pas si malheu-

reux que ça. Moi, je ne suis pas malheureux.

CARQUEFOU

Vous, parbleu ! D'abord vous êtes sous-officier !

LERMITTAZ

Sois-le, animal. T'as reçu de l'instruction. Tu le peux.

CARQUEFOU

Parlons-en, de mon instruction ! Ah ! c'est du propre. Elle est gentille, oui.

LERMITTAZ

Vous m'avez pourtant raconté que vous avez été onze ans à l'école, et qu'on vous avait tout enseigné.

CARQUEFOU

C'est la vérité, maréchal-logis. On m'a tout enseigné, mais j'ai rien appris.

LERMITTAZ

Feignant. Mais moi, bon sang de navet, si j'avais été, comme vous, dressé dans

les études quand j'étais petit, je sens que j'aurais arrivé au moins à être capitaine !

CARQUEFOU

Voilà-t-il pas ! Eh bien, après ? La belle affaire !

LERMITTAZ

La belle affaire ! Ah ! fichtre si ! Nom d'une basque, ça m'aurait été bien agréable d'être capitaine. Ah ! la la ! D'abord, j'aurais pu fiche dedans le lieutenant Billard, celui qui me fiche dedans à chaque minute. Au lieu que ça serait moi qui écope, ça aurait été lui ! Les dimanches, il n'y coupait pas, le poulain ! Je l'aurais empêché d'aller prendre le café chez sa bonne amie. Voilà d'abord le plaisir que j'aurais retiré d'être capitaine !

CARQUEFOU

Laissez donc ! Le colonel vous aurait engueulé !

LERMITTAZ

C'est juste. Il y a le colonel qu'est le maître, lui ! il est à niveau, ce lascar-là ! personne ne lui mange la cervelle.

CARQUEFOU

Y a les généraux qui l'engueulent.

LERMITTAZ

Et puis, les généraux, qu'est-ce qui les engueule, alors ?

CARQUEFOU

Les grosses légumes divisionnaires, qui commandent les corps d'armées !

LERMITTAZ

Et les grosses légumes, qu'est-ce qui les eng... ?

CARQUEFOU

Le ministre de la guerre.

LERMITTAZ

Et le ministre ?

CARQUEFOU

Le Président de la République, tiens !

LERMITTAZ

Mais celui-là, par exemple, il est souverain, on lui fiche la paix. Dès qu'il ouvre le bec, on s'incline.

CARQUEFOU

Je t'en casse !

LERMITTAZ

On l'engueule aussi ?

CARQUEFOU

Un rien, une pincée.

LERMITTAZ

Qui ça qui ose ?

CARQUEFOU

Tout le monde.

LERMITTAZ

Ses inférieurs ?

CARQUEFOU

Oui, mon vieux, les ministres, les députés, les journalistes, tout le monde.

LERMITTAZ

Et il ne les fait pas passer au conseil ?

CARQUEFOU

Il ne peut pas.

LERMITTAZ

Tête d'asticot ! C'est une sale position. J'en voudrais pas pour un paquet de tabac. Et qu'est-ce qu'il en dit, de tous ces fourbis-là, le Président de la République ?

CARQUEFOU

Rien. Il dit comme vous tout à l'heure que c'est le métier qui veut ça.

LERMITTAZ

Et bien, bravo, c'est un homme. On lui fait des misères et il ne leur en garde pas un chien de sa chienne. C'est gentil. Faut être comme lui, toujours. Quand je vous fiche dedans, faut pas en vouloir à Lermittaz. Faut dire : c'est le métier qui veut ça ! Et puis on l'invite à déjeuner, et tout est oublié ! Amis, amis !

CARQUEFOU

Halte-là, hein ? Pas de bêtises ! On a

trinqué ensemble. Je compte que c'est fini de faire le méchant, et que vous ne me punirez plus ?

LERMITTAZ

Cependant...

CARQUEFOU

Permettez ?

LERMITTAZ

Mais...

CARQUEFOU

Jurez !

LERMITTAZ

Alors, une chartreuse ?

CARQUEFOU

Jurez d'abord, soiffard que vous êtes.

LERMITTAZ

Je jure, là.

CARQUEFOU

Garçon, deux chartreuses.

LERMITTAZ

C'est trop, j'en voulais pas deux.

## CARQUEFOU

Farceur, y en a une pour moi. Ah ! surtout, une recommandation. Ne me faites jamais commander le peloton sur le terrain de manœuvre. Jamais, n'est-ce pas ? Je perds la tête et je ne peux plus parler. Ça me rend malade.

## LERMITTAZ

Parole en est donnée.

## LE LENDEMAIN

## SUR LE TERRAIN DE MANŒUVRE

Une partie du 3<sup>e</sup> escadron est en train de pivoter sous la pluie, quand tout à coup arrive au galop le commandant Guépard, qui a été au Mexique, un homme rageur et terrible.

## LE COMMANDANT

Arrêtez. Ça ne vaut rien. Voilà dix minutes que je vous vois de loin travailler,

j'ai envie de vous f..... tous dedans... Réchal-gis, faites-moi le plaisir de désigner un de ces chameaux-là, le plus intelligent s'il y en a un, qu'il sorte du rang et qu'il prenne le commandement. Et s'il ne me fait pas exécuter, sans une faute, tous les mouvements de l'école de peloton... à la boîte pour quinze jours !

Il règne un grand silence,

#### LE MARÉCHAL DES LOGIS LERMITTAZ

Carquefou, prenez le commandement.  
*(Carquefou pousse son cheval et sort du rang. Il tire son sabre et il n'a qu'un petit regret, c'est de ne pas pouvoir l'entrer dans le ventre de Lermittaz.)*



## LE LENDEMAIN MATIN

PIERRE DE COULANCE, 28 ans.

MADAME DE COULANCE, 20 ans.

UN GARÇON DE RESTAURANT. Poivre et sel.

PAUL DE LA HUTTE, 30 ans.

Midi. Fin d'octobre, à Marseille. La terrasse de Rou-  
bion. Par un soleil resplendissant. Pierre et sa  
femme, l'un en face de l'autre, sont attablés, en  
plein air, avec la grande immensité à perte de vue.

PIERRE

Voilà, Henriette, c'est notre premier  
repas depuis que nous sommes mariés.

HENRIETTE

Oui. J'y pensais aussi.

PIERRE

Es-tu contente ?

HENRIETTE

Oui.

PIERRE

Très contente ?

HENRIETTE

Oui.

PIERRE

Si on t'offrait de retourner jeune fille,  
accepterais-tu ?

HENRIETTE

Non.

PIERRE

Si on te proposait d'être madame avec  
un autre mari, qu'est-ce que tu dirais ?

HENRIETTE

Je dirais : Ne vous donnez pas la peine,  
je suis très bien tombée.

PIERRE

Je t'adore.

HENRIETTE

Prends garde, on va t'entendre.

PIERRE

Tant mieux. Regarde-moi.

HENRIETTE, *le regardant.*

Comme ça ?

PIERRE

Oui. Dis donc, petite Henriette. (*Se penchant vers elle, bas.*) J'ai envie de t'embrasser.

HENRIETTE

Oh !

PIERRE

Ma parole. Cinq cents francs que je t'embrasse devant tout le monde.

HENRIETTE

Je t'en prie. Tiens-toi.

PIERRE

Alors cesse tout de suite.

HENRIETTE

Quoi ?

PIERRE

D'être une chérie à croquer. Tu vois, tu ne peux pas ? Il faut donc absolument que je t'embrasse.

HENRIETTE

Encore une fois, Pierre... Pour qui va-t-on nous prendre ?

PIERRE

Pour ce que nous sommes. Pour des petites bonnes gens, mari et femme, en liberté depuis vingt-quatre heures, et qui font leur voyage nommé : de noces. Ah ! si tu savais comme je suis gai et heureux, mon cher petit !

HENRIETTE

Pas plus que moi, va !

PIERRE

Crois-tu qu'il fait beau temps ! Un temps de mai en France.

HENRIETTE

Tu dis ça comme si Marseille n'était pas en France ?

PIERRE

Sans doute. Mais tu me comprends bien. C'est déjà un peu de l'étranger.

HENRIETTE

Oui. Le fait est que cette journée est admirable. Nous nous la rappellerons. Il brille un soleil à part, doux et doré, un soleil pour être heureux.

PIERRE

Et penses-tu que dans deux jours nous allons nous trouver en Algérie ?

HENRIETTE

Dans deux jours ! oh ! quel bonheur ! Je voudrais déjà y être. Tu me laisseras monter à cheval avec toi ?

PIERRE

Oui.

HENRIETTE

Tu promets ?

PIERRE

Je te promets.

HENRIETTE

Tu sais que je monte très bien. Tu m'en as fait toi-même des compliments, et plus d'une fois. Ainsi, pas d'inquiétude à avoir.

PIERRE

Et si tu tombes ?

HENRIETTE

Tu me ramasseras. L'Algérie ! Moi qui rêvais déjà d'y aller, quand j'étais toute petite, au couvent ! Pendant les études facultatives, c'est-à-dire quand on avait le droit d'employer son temps comme on voulait, mon grand plaisir, figure-toi, c'était de me plonger dans mon atlas, et, entre toutes les cartes, celle qui m'atti-

rait surtout, c'était la carte de l'Afrique, celle où il y avait l'Algérie. Tu sais qu'avant ma naissance, papa l'avait longtemps habitée quand il était sous-lieutenant aux spahis ? J'avais retenu tous ces beaux noms de villes arabes, et tu ne peux pas t'imaginer la joie que c'était pour moi de les chercher et de les découvrir sur la carte, dans un petit coin. Je la connais si bien, cette Algérie, j'ai passé tant d'heures le nez dessus que je te la dessinerais de mémoire ! J'y faisais des voyages dans tous les sens, jamais les mêmes, à dos d'animaux les plus divers, à cheval, à âne, à dromadaire, j'y chassais la gazelle et l'autruche. Ma parole, je crois même, l'imagination aidant, que j'entendais rugir le lion. Est-ce qu'il y a encore des lions en Algérie, dis, Pierre ?

PIERRE

Tous ceux qui en reviennent disent que

oui. A notre retour nous dirons comme eux.

HENRIETTE

Alors c'est que nous en aurons vu ?

PIERRE

Ça, c'est une autre affaire.

HENRIETTE

J'aimerais tant nous trouver en face d'un, d'un gros, couché en travers de la route, et qui lèche ses pattes.

PIERRE

Oui, un jour que nous ne serions que tous les deux, à pied, les mains dans nos poches.

HENRIETTE

On ne lui dirait rien, on ne ferait pas attention à lui, on tournerait la tête de l'autre côté... Les lions, c'est très brave homme tant qu'on ne les agace pas... Tu verrais qu'il nous laisserait passer sans nous toucher.

PIERRE

J'en suis persuadé. Tu arranges tout ça très bien. Pourtant, je ne peux pas te garantir cette surprise. Ça ne dépend pas de moi tout seul.

HENRIETTE

Nous achèterons des costumes du pays ?

PIERRE

Oui. Mais ce n'est guère facile à bien porter, ça demande une pratique et un chic spécial. Pour avoir vraiment bon air avec ces draperies, il faut être venu au monde par terre, sous une tente.

HENRIETTE

Ça ne fait rien, nous en achèterons tout de même ?

PIERRE

Tout ce que tu voudras.

HENRIETTE

Et puis, à Paris, l'hiver, quand il fera

un temps de chien, sais-tu ce que nous ferons ?

PIERRE

Non.

HENRIETTE

Nous dirons aux domestiques que nous n'y sommes pour personne, et puis nous les mettrons.

PIERRE

Quoi ?

HENRIETTE

Les costumes. Nous nous allongerons sur les tapis, près d'un grand feu, avec des coussins sous la tête et puis nous resterons comme ça, les yeux fermés, jusqu'au dîner, sans allumer les lampes, à ne penser qu'à des choses du pays, à nous rappeler des palmiers... des odeurs, des paysages... des soleils couchants qu'il faisait, et que nous regretterons. Ça ne t'ennuiera pas ?

PIERRE

Non.

HENRIETTE

Tu verras comme je serai gentille en femme kabyle ? A propos de ça, tiens, je te parlais tout à l'heure du couvent. Nous avions la sœur de la musique, notre sœur Cecilia, qui avait été huit ans religieuse dans un monastère, près de Bou-Cedraia. Elle savait des mélodies arabes, et quand nous avions bien pris notre leçon de piano, elle nous les chantait, par récompense. Ah ! que c'était beau ! Tu vois si je suis ridicule, rien que d'y songer, j'ai les larmes aux yeux. Elle avait une voix berceuse et triste, une voix que je ne peux pas te définir. Quand on l'entendait, cette voix, on pensait aussitôt aux choses qui font du chagrin, aux séparations, aux adieux, aux absences lointaines, et cependant, en même temps qu'on avait grand

mal, on ressentait au cœur une joie délicate. Il y a des violons et des cithares qui vous font éprouver le même frémissement. Eh bien, je te dis, quand elle chantait ses airs, cette pauvre sœur Cecilia, je l'écoutais, j'étais en dedans à moitié folle, et cette musique douce, chaude, endormante et grave, me faisait l'effet d'une musique religieuse, mais dans la bouche d'un berger, comprends-tu ? Quelque chose d'à-part, comme les cantiques du désert.

PIERRE

Oui. Mais avec tout ça, tu te grises de paroles, et tu ne manges pas.

HENRIETTE

Je suis si heureuse que je n'ai faim de rien.

PIERRE

Il faut manger, allons.

LE GARÇON, *qui s'est rapproché.*

Oui, monsieur a raison, madame. Il faut se soutenir en voyage. Qu'est-ce que vous voulez avant le dessert ?

HENRIETTE

Ça m'est égal. (*A Pierre.*) Dis ce que tu veux. Je prendrai ce que tu prendras.

PIERRE, *au garçon.*

Eh bien, vous nous donnerez...

LE GARÇON

Une belle petite salade ?

HENRIETTE

Non. Le dessert tout de suite, pour être libre après.

PIERRE

Vous ne vous trouvez donc pas bien ici ?

HENRIETTE

Délicieusement ?

PIERRE

Pourquoi êtes-vous si pressée de partir, alors ?

HENRIETTE

Je trouve qu'on est dans la perfection, mais j'ai envie de voir aussi tout, partout, ça... la mer... je voudrais aller tremper mes mains dedans.

LE GARÇON, *très bon.*

Madame est toute jeune, elle est pétulante. Nous aimons ça, chez nous. Alors vous ne voulez pas de ma petite salade ?

PIERRE

Non. Pas la peine. Des fraises, café, liqueurs.

LE GARÇON

Quelles liqueurs ?

PIERRE

Une bonne fine pour moi.

LE GARÇON

Madame ?

HENRIETTE

Un petit verre de cassis.

PIERRE

Ne prenez pas de ça. Prenez de la chartreuse. (*Au garçon.*) Vous donnerez de la chartreuse à madame.

LE GARÇON

Jaune, bien entendu. La verte arracherait madame.

PIERRE

Oui, jaune. (*Le garçon s'en va.*)

HENRIETTE

Tu me dis « vous » devant le garçon. Tu es gentil ; quand tu me tutoies devant le monde, je ne peux pas te dire l'effet que ça me fait.

PIERRE

Tu t'y habitueras bien vite.

HENRIETTE

On dit que ça n'est pas comme il faut.

PIERRE

Quand on s'aime, tout est comme il faut.

HENRIETTE

Enfin, quand tu me tutoies en public, il me semble que père et mère sont à côté de moi, qu'ils entendent, et qu'ils bondissent sur toi : « Qu'est-ce que c'est, monsieur? vous tutoyez notre enfant ! » Et j'ai une frayeur !

PIERRE, *paysannant*.

Alors moi, je leur réponds : « Certainement, m'sieur, madame, que je la tutoie vot' demoiselle ! — « Et de quel droit s'il vous plaît? — Du droit, m'sieur, madame, que je l'ons épousé d'avant m'sieur l'mare, et qu'all' n'est pas vot' bien, qu'alle est ma conjointe-épouse. »

HENRIETTE

Pierre, ne me fais pas rire...

PIERRE

Si, j'aime beaucoup quand tu éclates. Tu as un drôle de petit cri pointu qui monte en l'air.

HENRIETTE

Je t'en prie... Ça me prend dans l'estomac. Parlons sérieusement.

PIERRE

Là, je t'écoute. Sérieux comme un professeur.

HENRIETTE

Qu'est-ce que nous allons faire après déjeuner?

PIERRE

D'abord payer ces braves gens qui ont bien voulu nous donner à manger dans un bel endroit.

HENRIETTE

Oui. Oh ! ça va être très cher !

PIERRE

Non.

HENRIETTE

Si. Tu dépenses trop d'argent. Tu prends tout ce qu'il y a de mieux. Tu donnes des pourboires énormes. Enfin,

depuis notre départ, tu vas, tu vas ! Je sais bien que tu le fais pour moi, et je t'en remercie, mais il faut tout de même marcher plus modérément. N'est-ce pas ?

PIERRE

Ça m'est impossible.

HENRIETTE

Il faut. Sans ça je ne suis pas heureuse.

PIERRE

Moi non plus alors. Je suis comme ça. Chaque fois que je me marie, je trouve qu'il n'y a rien de trop beau.

HENRIETTE

Il t'en reste encore beaucoup, j'espère ?

PIERRE

Quoi ?

HENRIETTE

D'argent.

PIERRE

Ne t'occupe pas, ma chérie. Oui. Non. Je ne sais pas. Tradéridéra.

HENRIETTE

Combien as-tu dépensé depuis notre départ de Paris ?

PIERRE

Un million dix centimes. Il me reste encore dix autres centimes. Chut... Voilà ce que nous allons faire, mignonne. Nous allons nous faire conduire au port, nous prendrons une petite barque et nous nous promènerons.

HENRIETTE

Sur cette belle eau-là ?

PIERRE

Elle-même.

HENRIETTE

Paye vite et partons.

PIERRE

C'est dans le bateau, pour le coup...

HENRIETTE

Quoi ?

PIERRE

Que je vais t'embrasser ! à chaque instant.

HENRIETTE

Eh bien, et le rameur ?

PIERRE

Ils sont habitués. Et puis ils adorent ça. Oui, ça leur donne plus de courage à ramer.

HENRIETTE, *se penchant.*

Dis donc, dis donc...

PIERRE

Qu'est-ce qu'il y a ?

HENRIETTE

Là-bas, tout seul à cette petite table, est-ce que ce n'est pas ton ami de la Hutte que tu m'as présenté à la sacristie ?

PIERRE, *se retournant.*

Si, c'est lui.

HENRIETTE

Il nous salue. Ah ! il se lève, et il vient à nous.

DE LA HUTTE, *salut profond à la jeune femme.*

Madame. (A Pierre.) Bonjour, cher ami. Quelle heureuse rencontre ! (A la jeune femme.) Connaissez-vous ce beau pays, madame ?

HENRIETTE

Non, monsieur.

PIERRE

Nous sommes arrivés hier, et nous partons demain pour Alger.

DE LA HUTTE

Ah ! c'est charmant. (A la jeune femme.) Vous allez faire là, madame, un ravissant voyage. Mais je ne veux pas être indiscret plus longtemps. Je tenais à vous présenter mon respect, serrer la main à Pierre qui est un de mes anciens amis.

C'est fait. Je me retire. (*Saluant.*) Madame. (*A Pierre.*) Cher ami. (*Pierre a marché quelques pas avec de la Hutte, pendant que la jeune femme debout, met ses gants. Et les mots suivants s'échangent très vite.*)

PIERRE

Comment la trouves-tu ?

DE LA HUTTE

Exquise.

PIERRE

N'est-ce pas ?

DE LA HUTTE

Deux mots à ton vieil ami. Je ne vous ai pas lâchés de l'œil tout le temps du déjeuner, y a une chose que je voudrais savoir. Tu me permets d'être un peu vif ?

PIERRE

Va.

DE LA HUTTE

Ça y est-il ? Ça n'y est-il pas ?

PIERRE

Ça n'y est pas.

DE LA HUTTE

A la façon dont vous vous regardiez, j'aurais juré que ça y était. Fabius, va ! Au revoir, ami. Ah ! un bon conseil. N'attends pas trop tout de même.

PIERRE, *qui est revenu près de sa femme.*

Gentil, de la Hutte !

HENRIETTE

Qu'est-ce qu'il te disait donc, tout bas ?

PIERRE

Il me parlait de toi : « Oh ! comme elle est charmante ! Et qu'elle a l'air distingué, sympathique !... Est-ce qu'elle est musicienne ? »

HENRIETTE

Qu'est-ce que tu as répondu ?

PIERRE

La vérité.



## LA TRANCHE DE VIANDE FROIDE

MARQUIS DE CRITOT, 50 ans passés.

ROBERT ÉPERVAN, 21 ans.

Une heure du matin, au Cercle. Dans la salle de baccarat. Les valets de pied debout, immobiles. Le caissier assis à son bureau. Personne à la table de jeu. Personne dans l'immense salle. Seul, le marquis de Critot, dans un grand fauteuil, tenant à la main, comme un drapeau, *le Temps*, qu'il a fini de lire et qu'il agite avec fureur. Alors, entre le petit Épervan.

CRITOT, *le voyant venir de loin, jette son journal et tire sa montre.*

Mon cher Épervan, il est une heure cinq minutes, le 6 mars, à Paris, dans un

des trois premiers cercles de Paris, du monde entier par conséquent, et nous sommes deux ! Voilà ! sur douze cents membres ! C'est bien simple.

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Et c'est comme ça tous les jours que Dieu fait ! Combien y a-t-il de temps que vous êtes de cette boîte ? Un mois ?

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Avant d'y mettre le pied, vous ne vous seriez jamais douté d'une pareille affaire ?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Parbleu ! on le raconterait à l'étranger qu'on aurait l'air d'un farceur ! A une

heure du matin, deux personnes seulement au *club*!

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

C'est à donner sa démission.

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Oh! ma foi si! Et savez-vous la raison de ça?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Moi, je la sais. Voulez-vous que je vous la dise?

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

D'abord, il faut que vous me permettiez de vous poser deux questions!

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Êtes-vous marié?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Êtes-vous collé?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

En ce cas je peux y aller franchement. Eh bien, c'est le mariage et le collage qui ont tué le cercle, mon cher ami. Marié ou collé, il est de règle à présent de se fourrer au pieu à dix heures et demie. Et pas séparément, ensemble ! C'est embêtant, c'est malsain ; quel plaisir peut-on trouver à transpirer en mesure ? je vous le demande. Enfin, c'est comme ça, c'est la mode.

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Et puis le matin, alors on se lève de bonne heure (*Avec exaspération.*), et on fait de la bi-cy-clette!! à tour de roue, comme une brute. Remoulons! On continue à suer pour rester maigre, pour ne pas avoir de ventre. On rougit du ventre! Quelle époque!

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Mais autrefois... Vous êtes trop jeune, vous n'avez pas connu autrefois, vous?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Autrefois, c'était charmant! On se portait bien, on avait tout autant de chic et de vigueur qu'aujourd'hui, et nous n'avions pas besoin pour ça de nous mettre

à cheval sur deux roues. Des vrais chevaux nous montions, des chevaux en viande, des messieurs de pur sang qui manquaient de nous casser la figure, et il y avait tout de même plus de mérite à enfourcher ça que leurs machines à coudre.

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

On était là toute une bande, Corbevin, des Arcelles, d'Arfeuilles, Andernois, le marquis de Langrune... Et il y en avait encore bien d'autres qui vont me revenir. Eh bien, tous ces gens-là étaient gentils. On se voyait le soir, on s'amusait. On s'amusait très raisonnablement, ça ne veut pas dire qu'on grimpait sur les reverbères ni qu'on changeait de place l'obélisque, mais enfin on riait, on était de son âge. Vous avez vingt-et-un ans, vous ?

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Veinard! Et j'espère que vous êtes gai?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Tant pis. Ça vous viendra peut-être sur le tard?

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Avec la parole. Car vous ne m'avez pas l'air d'un bavard?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Vous feriez un bon diplomate.

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Enfin, vous avez une qualité : vous m'écoutez bien.

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Je ne vous ennuie pas ?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Je reprends. Qu'est-ce que je vous disais ? ah ! oui, la bande. Je vous garantis qu'on était là un peloton de trotteurs pas ordinaires, comme on n'en reverra pas de longtemps. Surtout en soixante-treize, sous le Maréchal. A cette époque-là, j'étais l'amant de cœur de mademoiselle Méridien, Blanche Méridien, une jolie fille qui faisait la fée des Pierreries dans je ne me rappelle plus quel chef-d'œuvre du Châtelet. J'arrivais tous les soirs

au théâtre à onze heures, parce qu'à onze heures cinq, c'était sa grande tirade. Elle émergeait du plancher, en maillot, avec des bottines en satin blanc, et une étoile en diamants qui tremblait, au bout d'un ressort, sur sa tête. Elle avait à la main une grande canne qu'elle levait en disant au prince de Batignolle : « Et maintenant, bel amoureux, viens avec moi dans mon empire ! » Après quoi elle rentrait sous le plancher pendant qu'on tapait à l'orchestre un formidable coup de gong ! Vous voyez ça d'ici ?

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Elle était entretenue par un rasta qui l'écrasait de bijoux, et qui lui avait donné aussi un immense tableau plein de papillons de son pays, tous piqués, les ailes ouvertes. Il y en avait bien une centaine,

de toutes les couleurs. Est-ce que vous aimez ça, le papillon ?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Moi non plus. Je m'en passe et ça ne me prive pas. Mais elle, vous n'avez pas idée de ce qu'elle était fière de son tableau. Elle l'avait collé dans la salle à manger, et trois fois par semaine fallait que je mange en face de ça. Je ne peux pas vous dire ce que ça m'était désagréable ! A plusieurs reprises elle m'avait demandé : « N'est-ce pas que c'est joli ? » Moi, pour avoir la paix je lui avais répondu : « Oh ! c'est ravissant ! » Alors voilà-t-il pas qu'un jour où j'avais des amis à dîner chez moi, en pleine table on m'apporte le tableau de papillons, de sa part. Elle me les offrait. Une femme qui

vous fait ce coup-là, vous jugez si je l'ai lâchée?

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Et quant au tableau je l'ai donné à mon domestique. Je crois que je n'ai jamais vu de ma vie un homme si heureux. Il pleurait. Dans la suite il l'avait pendu au-dessus de son lit, et il me disait que ça le faisait rêver au paradis terrestre ! Mais dites donc, j'y pense : à propos de paradis terrestre, nous pourrions peut-être bien taquiner un fruit avec une tranche de viande froide pour commencer, et puis deux ou trois asperges, hein ?

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

C'est ça. Eh bien, à la bonne heure, vous soupez, vous, au moins ! Vous avez

le ver solitaire la nuit ! Bravo ! Mais bien vrai, je ne vous embête pas ?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Commandons notre dinette. (*Il sonne, un valet de pied vient.*) Vous allez me donner un consommé froid, deux œufs brouillés, une tranche de viande froide et des asperges. Après, des fraises avec un double verre de porto blanc. (*A Épervan.*) Et vous ? la même chose ?

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT, *au valet de pied.*

La même chose pour nous deux. (*A Épervan.*) Où voulez-vous que nous nous mettions ? Près de la cheminée ?

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT, *au valet de pied, en lui montrant  
l'endroit convenu.*

Vous nous servirez là.

Trois minutes plus tard ils sont attablés.

CRITOT

Parfaitement ! Autrefois, on menait la vie de cercle, on se respectait. Tout ça est fini. Et même fini d'une façon assez effrayante. Êtes-vous un peu au courant ?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Oh ! c'est inouï. Ça ressemble à du feuilleton. Je vous parlais tout à l'heure de la bande. Aujourd'hui il y en a les trois quarts de morts. Et tous morts très jeunes. S'ils vivaient ils auraient à peu près mon âge. Vous n'en avez pas connu un seul ?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Quel dommage ! Ça vous aurait fait des souvenirs. Vous les avez au moins tous connus de nom, de réputation ?

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Écoutez ça : l'autre soir je repassais la série dans ma tête. Corbevin, assassiné en Pologne par le cocher de son traîneau. Il jouait, il rentrait toujours très tard, avec de l'or plein ses poches, qu'il avait la manie de montrer. Une nuit cet homme a été tenté, et pendant le trajet, il a tué Corbevin à coups de couteau. (*Montrant à Épervan un petit goujon de corail parmi les breloques de sa chaîne de montre.*) C'est lui qui m'a donné ce petit poisson contre le

mauvais sort. Il aurait mieux fait de le garder. Êtes-vous superstitieux ?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Moi non plus. Cependant, je n'aime pas trois bougies. A part ça, je me fiche de tout. Je continue : Andernois s'est empoisonné dans un family-hôtel près de la gare Montparnasse, parce qu'il ne pouvait plus payer ses pertes de jeu. Il me devait deux cents louis. Je vous dis ça à vous, mais ne le répétez pas.

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

D'Arfeuilles a dételé rue Oudinot, chez les frères Saint-Jean-de-Dieu, complètement ramolli. Il se croyait tout le temps à la table de bac, et il a rendu le soupir en disant tout bas au prêtre : « J'ai

neuf. » Le prêtre n'a pas compris. Et Des Arcelles, vous ne savez pas non plus ?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Vous ne savez rien. Vous avez été élevé dans un bas de buffet ! Lui, des Arcelles, c'est encore plus curieux. Un bon garçon réjoui, gai comme une alouette, figurez-vous ! C'était le boute-en-train. Il s'est tué aussi ; et jamais personne n'a compris pourquoi. Il n'avait pas le moindre ennui de femme, d'argent, rien... Un matin, il est allé à pied au Bois. Dans les environs de Madrid il s'est mis sur le dos par terre, au milieu d'un massif de lilas, et pan ! avec un gros pistolet d'arçon, un pistolet de cavalerie comme on en avait à Malplaquet, quoi ! il s'est écrabouillé. Mystère. Et je pourrais encore vous en citer bien d'autres qui se sont cassé le

vaporisateur. Mais à quoi bon? Et puis ça vous attristerait.

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

C'est pourtant morose, vous m'avouerez?

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Moi, je n'aime pas trop penser à tout ça, parce que ça me fiche le spleen. Les asperges sont parfaites!

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Quand je me rappelle tous ces pauvres camarades, et que je me retrouve tout vivant, séparé d'eux pour toujours, sans doute je ne suis pas fâché d'être encore de ce monde, mais je me sens beaucoup

plus seul. Seul, des soirs, à pousser des cris, à ramener un mendiant chez moi, à réveiller mon domestique. Vous me direz : « Pourquoi ne vous êtes-vous pas marié ? »

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

C'est là que je vous attendais. Je me suis marié. Mais, naturellement, vous ne ne le saviez pas ?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Vous ne savez rien, mon pauvre petit ami. Enfin ça n'a pas d'importance et il n'y a aucune gaffe de votre part. Seulement, sachez que j'ai été marié. J'avais une femme charmante. C'était une vraie femme de foyer... mais de foyer des autres. Alors, au bout de quelque temps, nous nous sommes séparés, et nous avons

été nous chauffer chacun de notre côté. Vous l'avez peut-être bien rencontrée, ma femme, madame d'Avranches? Hôtel rue La Trémoille.

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Tant mieux. Méfiez-vous si vous la croisez dans la vie. Prenez l'autre trottoir et laissez-lui le sien. Je vous parle en père ; vous ne m'en voulez pas ?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

Vous ne serez pas trop surpris maintenant si je vous parais quelquefois mélancolique? D'ailleurs ça ne dure pas chez moi. Ce n'est pas l'affaire d'une minute. Heureusement, j'ai une bonne nature. Si je ne l'avais pas, si je n'étais pas équilibré, il y a déjà belle heure qu'il me serait ar-

rivé une catastrophe comme aux copains, parce que, je peux bien vous l'avouer, j'en ai trop vu d'infamies et de saletés autour de moi ! A me figurer par instants que j'ai été préfet de police ! Aussi, je vous le dis entre nous, je ne crois à rien, mais à rien, ni aux hommes, ni aux femmes, ni à Dieu, ni au diable, mais ça n'empêche pas que si, dans ce moment où je vous parle, il me prenait la fatale colique, je vous dirais : « Mon petit Épervan, vous allez presto subito me faire l'amitié de courir me réveiller un curé. » Et ça ne serait pas pour moi, pour mon salut éternel. Je le crois trop compromis. Non, ça serait par éducation, par propreté personnelle et spéciale. Je ne voudrais pas faire à ceux de mon monde, à mes amis, à tous ceux qui me fréquentent, la crasse de leur claquer dans la main comme un go-ret. Vous me comprenez ?

ÉPERVAN

Oui.

CRITOT

Eh bien, maintenant que nous nous sommes bien amusés, il faut aller nous coucher. (*Tirant sa montre.*) D'autant qu'il est une pièce de cinq heures du matin. Vous n'allez pas de mon côté ?

ÉPERVAN

Non.

CRITOT

A demain.

LE VALET DE PIED, *tenant la porte par laquelle ils sortent.*

On a gardé deux voitures pour ces messieurs.



## LA DINETTE

THÉRÈSE, 9 ans.

MARIE-LOUISE, sœur de Thérèse, 7 ans.

BLANCHE, une petite amie, 8 ans.

PIERRE, un petit ami, 7 ans.

Sur une petite table recouverte de serviettes de toilette en guise de nappe, les enfants ont mis le couvert. Un couvert très compliqué, très chargé. Un tas de petites assiettes dans lesquelles sont de drôles de mets, bien difficiles à définir.

THÉRÈSE

Là. Madame est servie.

BLANCHE

Quelle madame ? Toi ou moi ?

MARIE-LOUISE

Ah bien ! Et puis moi ? Je veux être servie aussi. C'est pas juste.

THÉRÈSE

Madame, c'est nous. C'est nous trois, les filles.

BLANCHE

Ça va-t-il être bon ?

THÉRÈSE

Tu vas voir. Tu vas te régaler.

BLANCHE

Bon comme à table ?

THÉRÈSE

Oh ! mais oui !

PIERRE

Moi, j'ai pas grand'faim.

BLANCHE

Ben, tu mangeras pas, là ! Tu regarderas. Tu donneras du pain.

PIERRE

J'ai soif.

BLANCHE

Ben, tu boiras.

PIERRE

Quoi qu'on boit ?

THÉRÈSE

Du vin pur. Sans eau. Tiens, goûte.  
(*Elle lui tend une timbale.*)

PIERRE, *il goûte.*

C'est de l'eau ! c'est de l'eau de cuvette !

BLANCHE

Ah ! ben non ! Faut pas boire avant de manger.

PIERRE

C'est pas du vin pur. C'est de l'eau.

THÉRÈSE

Mais oui ! Mais ça veut dire comme si c'est du vin. Comprends-tu ?

PIERRE

Je veux boire d'autre chose.

BLANCHE

Tout à l'heure, quand t'auras mangé !

PIERRE

Toi, tu m'ennuies. T'es pas mes parents, n'est-ce pas ? Laisse-moi, ou je te pince.

THÉRÈSE

Dis ce que tu veux boire.

PIERRE

Je veux boire... je veux boire... du malaga.

BLANCHE

Bête. Pourquoi que tu demandes pas du coco ?

PIERRE

J'aime pas le coco.

BLANCHE

C'est pourtant bon.

PIERRE

Laisse-moi, ou je te pince.

MARIE-LOUISE

Avec quoi on fait le coco, dis ?

THÉRÈSE

Avec une grande fontaine en velours, sur son dos. Tu sais bien, les hommes, aux Tuileries ?

MARIE-LOUISE

Ah oui ! Et puis une sonnette, comme aux petits moutons. C'est gentil.

PIERRE, à *Thérèse*.

Eh ben, donne-moi du malaga.

THÉRÈSE

En voilà. Tiens.

PIERRE, *il goûte*.

Mais c'est de l'eau. C'est encore de l'eau !

THÉRÈSE

Mais je t'explique. On boit en fermant les yeux, pour croire que c'est ce qu'on veut. Bûche !

PIERRE

J'en veux pas de ta boisson, là. (*Il renverse la timbale avec colère.*)

THÉRÈSE

Oh ! petite sale ! Une nappe toute blanche.

MARIE-LOUISE

Nous le dirons.

PIERRE

Madame la rapporteuse, va !

BLANCHE, *à Pierre.*

Et puis tu seras privé de dessert, ce soir. Pour de bon. Pas en dinette.

PIERRE

Ça m'est bien égal, oh ! la la ! Pour une prune ou un vieux biscuit, je m'en moque un peu !

BLANCHE

Oui, mais si c'est de l'entremets, qu'est-ce qui bisquera ?

PIERRE

Et puis, si on m'ennuie, je sais bien ce que je ferai, moi. Je partirai bien loin, dans des endroits où il fait froid, et puis

on me volera pour être ramoneur. Et puis alors papa et maman pleureront, qu'il sera bien temps ! que ça sera bien fait pour eux !

MARIE-LOUISE

Ne l'écoute pas, Blanche, il dit des vilaines choses qui font de la peine à la sainte Vierge.

PIERRE

Mais oui, je les dis ! Mais oui, je les dis ! Mais oui, je les dis !

THÉRÈSE, à *Blanche et à Marie-Louise*.

Savez-vous ce qu'on va faire ? On va inviter à dîner les poupées.

MARIE-LOUISE

Oh ! oui.

BLANCHE

Toutes les poupées ?

THÉRÈSE

Pas toutes. Parce qu'il y en a une bonne

moitié qui sont dans l'armoire et que j'ai pas la clef.

PIERRE

Faut la demander. Et puis, pas besoin... Avec un tire-bouton, on peut casser la serrure.

THÉRÈSE

En voilà une jolie idée ! D'ailleurs, non, ça ferait trop de poupées. Y aurait jamais assez de quoi nourrir tant de monde. Devine, Blanche, combien que j'ai de filles ?

BLANCHE

Je ne sais pas. Quatre.

THÉRÈSE

Dix-sept, madame la baronne, croyez-vous ? Et qu'elles me causent bien du tourment, allez ! Ces enfants-là me feront mourir. Écoutez tous que je vous les dise. Y a Reine, une, Fanchette, deux, Jacqueline, trois, Brebis, quatre, Ursule, cinq,

Lolotte, six, qui a eu les deux yeux crevés par un chat gris.

MARIE-LOUISE

Y a-t-il longtemps ?

THÉRÈSE

Je ne me rappelle plus. C'est arrivé pendant que j'étais pas là. C'est toujours comme ça que les malheurs arrivent : dès qu'on tourne la tête, crac !... Y a Victoire, sept, qui a un pied qui n'est pas à elle, un pied d'autrui, comprenez-vous ? Benjamine, huit, une Alsacienne, une Paimpolaise, une pêcheuse de Boulogne, une Bretonne, une Tyrolienne, fait treize. Ah ! y a Roma, qui est grande comme un petit poupon. C'est la plus grande. C'est bon-papa qui me l'a rapportée dans sa valise d'Italie, quatorze. Et puis alors quinze, seize et dix-sept, c'est des toutes petites mignonnettes grandes comme mon doigt.

Voilà toutes mes filles. J'espère que j'en ai, de la maman !

PIERRE

Pourquoi que les garçons n'ont pas de poupées ?

THÉRÈSE

Parce que vous les casseriez et que vous leur feriez du mal.

PIERRE

C'est pas vrai.

BLANCHE

Tu casses bien tes soldats de plomb !

PIERRE

C'est pas la même chose. C'est des soldats, c'est brave, ça peut être cassé ; tandis que les poupées, c'est des filles, molles, je leur y ferais pas de mal. Ça m'amuserait bien, moi, d'en avoir une, de poupée. Je la soignerais, j'y poserais des cataplasmes. Et puis, dame, faudrait, par exemple, qu'elle obéisse !

MARIE-LOUISE

Et si elle ne veut pas ? Si c'est une obstinée ?

PIERRE

Je la pique avec des épingles, tiens !

BLANCHE

Oh ! que tu es laid !

PIERRE

Toi, laisse-moi, ou je te pince. Dites-moi donc, pourquoi les poupées c'est toujours des filles ? Pourquoi qu'il n'y a pas de poupées garçons ?

THÉRÈSE

J'en sais rien. C'est comme ça.

PIERRE

Au moins quelques-uns de garçons, pour tant de filles ! Je vois, au jardin d'Acclimatation, dans l'endroit où que sont les poules, y a toujours un coq.

BLANCHE

C'est vrai.

PIERRE

Devrait y avoir des coqs de poupées,  
pour que les garçons jouent avec.

MARIE-LOUISE

Mangeons. On parle et puis on mange  
pas.

PIERRE

Oui. Qu'est-ce qu'y a pour avaler?

THÉRÈSE

Tout à l'heure tu disais que t'avais pas  
faim.

PIERRE

Maintenant si.

THÉRÈSE

Y a de l'omelette au chocolat, du ca-  
nard.

MARIE-LOUISE

Du canard comment?

THÉRÈSE

Au chocolat.

PIERRE

Et puis quoi?

THÉRÈSE

Et puis des asperges au chocolat, avec de la crème au chocolat.

PIERRE

Mais c'est du chocolat tout le temps?

BLANCHE

T'aimes pas?

PIERRE

Si, mais c'est trop. Et puis laisse-moi, ou jè te pince.

THÉRÈSE

Faut bien. Nous n'avions pas autre chose que deux grandes tablettes pour le diner.

PIERRE

Qu'est-ce que c'est que ça qui fait les asperges?

THÉRÈSE

C'est des bouts de bois d'allumettes.

PIERRE

Et ça qui fait le canard ?

BLANCHE

C'est des gros bouchons de bouteilles de champagne, avec du persil.

PIERRE

C'est ça qu'est bon, le champagne !

BLANCHE

T'en as bu ?

PIERRE

Un peu, une fois, à la fête de mon frère Paul.

MARIE-LOUISE

On dit que ça pique.

PIERRE

Ça pique et ça mousse comme de la friture. Et puis, ça a un petit goût dans le nez. C'est vraiment bon.

MARIE-LOUISE

Ça doit coûter cher ?

PIERRE

Très cher.

BLANCHE

Plus cher qu'une montre?

PIERRE

Je crois bien !

BLANCHE

Faut être riche pour se nourrir de cette affaire-là !

MARIE-LOUISE, *à Pierre.*

Est-ce que t'es riche, toi ?

PIERRE

J'ai neuf francs.

MARIE-LOUISE

Mais non, pas toi. Tes parents ?

PIERRE

Je ne sais pas. Mais ils doivent...

BLANCHE

Combien qu'ils ont de millions ?

PIERRE

Pas beaucoup, je crois. Mais ils en ont bien une vingtaine ! Et les tiens ?

BLANCHE

Oh ! papa et maman, ils ne sont pas riches. Bien sûr, ils n'ont pas plus de mille francs.

PIERRE

Mais, vous avez des voitures et des chevaux ?

BLANCHE

C'est pas une raison. Papa et maman me disent tout le temps : « Nous n'avons pas le sou, ma petite fille... »

PIERRE

Tout ça, c'est des blagues pour vous faire avoir des prix. Et toi, Thérèse, combien qu'il a de millions, ton père ?

THÉRÈSE, *cherchant à être modérée.*

Huit... neuf.

PIERRE

Pas plus ?

THÉRÈSE

Je ne sais pas. Il a toujours ses clefs. J'ai pas regardé dans le tiroir de son bureau. Peut-être qu'il en a davantage.

PIERRE

S'il est aussi pauvre, ah ben, je comprends qu'il ne peut pas vous payer du champagne.

THÉRÈSE

Mais si, il pourrait très bien. Seulement, voyons ? ça n'est guère du vin pour les petites filles.

MARIE-LOUISE

Nous en boirons plus tard, quand nous serons des femmes.

THÉRÈSE

A notre première communion.

PIERRE

Je pense à une chose : les prêtres, est-

ce que ça aurait le droit de boire du champagne en disant sa messe?

BLANCHE

Oh ! qu'est-ce que tu dis là ?

PIERRE

Dame. Pourquoi pas ! Laisse-moi, ou je te pince, Blanche ? On m'a dit qu'ils buvaient du vin blanc.

THÉRÈSE

Du vin blanc ?

PIERRE

Mais oui.

BLANCHE

Du vin blanc ? C'est donc pas le sang du bon Dieu ?

PIERRE

Si, c'est le sang. Seulement c'est du vin blanc qu'ils appliquent dans leur pensée comme si c'était le sang. La même chose que pour la dinette. Ils se figurent.

THÉRÈSE

J'y suis. C'est égal... si je voyais un prêtre boire du champagne, comme nous, dans un grand verre en bonnet pointu, ça me ferait un drôle d'effet. Il me semble qu'il commettrait un péché !

MARIE-LOUISE

Pas mortel.

THÉRÈSE

Enfin, j'aimerais pas voir ça.

BLANCHE

Mais le pape?...

THÉRÈSE

Quoi?

BLANCHE

Il a le droit, lui, de boire du champagne et de faire tout ce qu'il veut ?

THÉRÈSE

Je ne crois pas.

BLANCHE

Maissi, jet'assure. Puisque c'est le pape.

MARIE-LOUISE

Ça doit être agréable d'être le pape.

PIERRE

Oui. Ça m'amuserait bien tout de même.  
Surtout d'avoir un trône.

THÉRÈSE

On est sûr d'aller au ciel.

PIERRE

Mais y a pas que lui, quoi donc ! Nous  
irons tous au ciel !

MARIE-LOUISE

Si nous sommes sages.

PIERRE

Est-ce que nous ne sommes pas sages ?

BLANCHE

Pas toujours. Pas quand tu dis que tu  
vas me pincer.

PIERRE

C'est pour rire. Je le dis, mais je ne le  
fais pas.

BLANCHE

Tu le fais bien quelquefois.

PIERRE

C'est encore pour rire.

BLANCHE

Si je te le faisais, moi ?

PIERRE

C'est pas aux petites filles à pincer les petits garçons. Ça serait le monde renversé.

THÉRÈSE

Eh bien, vous voyez, avec votre bavardage, nous allons manger froid. Tout notre bon petit dîner va être gâché.

MARIE-LOUISE

Tant pis. Faut le manger tout de même.

BLANCHE

Moi, j'ai plus faim. Tout le temps cette peur d'être pincée, ça m'a coupé l'appétit.

THÉRÈSE

En ce cas, tu vas nous faire la lecture,

veux-tu ? Comme on fait dans les couvents, pendant le réfectoire.

BLANCHE

Je veux bien.

PIERRE

Et puis, tâche de bien lire, ma petite ?  
Ou gare. Qu'est-ce que tu vas nous lire ?

BLANCHE

Voulez-vous que je vous lise ma petite histoire de France. C'est très joli. C'est tous les rois de France en poésie, comprenez-vous ! Tenez, je vais vous en dire un ou deux. (*Elle rit.*)

Louis six, dit le Gros, sut abaisser les grands ;  
Il affranchit les serfs et régna vingt-neuf ans.

MARIE-LOUISE

Qu'est-ce que ça veut dire ?

BLANCHE

Je ne sais pas. Tenez, en voilà un autre.

Aidé de Du Guesclin, Charles V, de la France  
Repousse les Anglais, et règne avec prudence.

PIERRE

Ça ne m'amuse pas. Autre chose !

BLANCHE

Alors, je vais vous lire dans la « Vie des  
Saints. »

PIERRE

C'est amusant, les saints ?

THÉRÈSE

Mais oui, parce qu'il y a les miracles.

PIERRE

C'est vrai. (*A Blanche.*) Mais alors,  
choisis un saint qui en ait des paquets.

BLANCHE

Ecoutez celle-là, c'est l'histoire de...

PIERRE

T'as pas l'histoire d'un martyr, où il y  
aurait des lions ? beaucoup de supplices ?

MARIE-LOUISE

Oh ! oui, des lions ?

BLANCHE

Je vais toujours vous lire celle de sainte Lucie.

MARIE-LOUISE

Y a-t-il des lions ?

BLANCHE

Je ne me rappelle plus. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a été bien malheureuse, cette pauvre sainte.

PIERRE

Va, alors, va.

BLANCHE *tousse et lit posément.*

Sainte Lucie était d'une famille noble et chrétienne de Catane en Sicile...

THÉRÈSE, *servant, à Marie-Louise.*

Un peu de canard au chocolat, madame ?

MARIE-LOUISE

Je vous remercie mille fois, madame.

BLANCHE

... Un jour qu'elle dormait, tout à coup sainte Agathe lui apparut, entourée

d'anges, toute couverte de diamants et de perles précieuses. Et elle lui dit...

THÉRÈSE *à Marie-Louise qui fait du bruit.*

Chut.

BLANCHE

Elle lui dit : Ma chère Luce, etc. (*Ils écoutent.*)

. . . . .  
. . . . .



## PETITE TABLE D'HÔTE

Dans un trou de Bretagne, un nom en *ker*, en *off* en *ven*, comme vous voudrez. A onze heures, il y a la grande table d'hôte. Et à midi, c'est la petite, qui paye plus cher parce qu'on est « mieux soigné. »

La petite table d'hôte, — le jour où celui que nous appellerons Le Parisien, arrivé de la veille pour être tranquille et faire une cure de bon air, s'y asseoit pour la première fois, — la petite table d'hôte comprend :

UN MONSIEUR HALÉ. — Trente-huit ans, le cou nu, sanguin, en casquette de flanelle.

LA DAME AU PETIT CHIEN. — Trente-neuf ans, une grosse qui fait la gentille, béret bleu. Son toutou, un roquet blanc, mauvais comme un porc-épic.

UN MONSIEUR QUI A BEAUCOUP VOYAGÉ. — Cinquante ans.

LA DAME AGÉE QUI NE DIT RIEN. — Soixante ans.

LA MÈRE DÉSAGRÉABLE. — Et qui prend des poudres,

des pilules. Cinquante-huit ans, une perche. Et ses deux filles, à savoir :

LUCIENNE. — Brune. Dix-sept ans, la perche aînée.  
C'est celle qui chante le soir, dans le salon.

FABIENNE. — Brune. Quinze ans, la perche cadette.  
Bien douce, bien complaisante.

LE MONSIEUR QUI EST DANS LES VINS. — Quarante-huit ans. Et son fils qui s'appelle :

FERDINAND. — Un peu faible d'esprit. Seize ans. Rit bête et mange en tachant la nappe.

Telle est la petite table d'hôte quand Le Parisien s'y asseoit, le lendemain de son arrivée. Il est arrivé la nuit. A table, il est placé entre Ferdinand à sa droite, et la dame au petit chien à sa gauche.

Tout de suite, la conversation devient générale.

#### LE MONSIEUR DANS LES VINS

Je ne sais pas si vous êtes comme moi. Depuis que je suis ici, je dévore. Seulement, je ne bois pas. Je ne peux pas. Il n'y a rien à boire.

#### LE MONSIEUR HALÉ

Le cidre ?

#### LE MONSIEUR DANS LES VINS

Ignoble.

## LA DAME AU CHIEN

On dit d'ailleurs que c'est détestable pour l'estomac.

## • LE MONSIEUR HALÉ

Souverain pour la vessie.

## LA DAME AU CHIEN

Nous, nous buvons le petit vin du pays. C'est un tout petit vin léger, mais il n'est pas mauvais. (*Embrassant le toutou qui est sous sa serviette.*) N'est-ce pas, chérubin ?

LE PARISIEN, *froid mais pince-sans-rire.*

Vraiment, madame, cette jolie petite bête...

## LA DAME AU CHIEN

Boit du vin pur, mais oui, monsieur, avec un biscuit trempé.

## LE PARISIEN

Etonnant ! Est-ce que c'est elle-même qui le trempe ? (*Ferdinand rit et renverse son verre.*)

## LE MONSIEUR DANS LES VINS

Tu vois? (*Appelant la servante.*) Julia! deux serviettes propres, là... Et puis, épongez. (*Au Parisien.*) Je vous demande pardon, monsieur.

## LE PARISIEN

Il n'y a pas de mal, monsieur.

## LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Une nappe toute blanche.

LUCIENNE, *à la dame au chien.*

Et ça ne le grise pas?

## LA DAME AU CHIEN

Rien ne le grise. Rien ne lui fait du mal. Il mange de tout. Il n'y en a pas comme lui. C'est le plus joli chien de Paris. On m'en a offert mille francs. Je n'ai pas d'enfant, et je crois que je mourrais si je le perdais. Son père est comme moi, aussi bête.

LE PARISIEN, *étourdiment.*

Quelle est la race de son père?

LA DAME AU CHIEN

Son père, c'est mon mari.

LE MONSIEUR DANS LES VINS

Quand vient monsieur ?

LA DAME AU CHIEN

Nous l'attendons demain. (*Au toutou.*)  
N'est-ce pas, chéri, c'est demain qu'il sera là, père ? Oh ! comme nous aimons ce père !

LA MÈRE DÉSAGRÉABLE, *au Parisien.*

Voulez-vous, s'il vous plaît, me passer le menu, monsieur ? (*Il le lui passe. Elle lit tout haut.*) Crevettes, merlan au beurre, petits homards sauce portugaise, turbot au blanc, coquilles Saint-Jacques, cabillaud... (*S'interrompant.*) Qu'est-ce que c'est que ça, cabillaud, c'est de la viande ?

LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Non, c'est du poisson. Sa chair rappelle assez celle d'un poisson qu'on trouve en Finlande...

## LE MONSIEUR HALÉ

C'est insupportable ici ! On n'a qu'une viande et qu'un légume pour dix plats de poisson.

## FERDINAND

C'est parce qu'on est au bord de la...  
(*Il renverse la salière.*) mer.

## LE MONSIEUR DANS LES VINS

Ferdinand ! Ferdinand !

## LE PARISIEN

Ne le grondez pas. C'est au même endroit.

## LE MONSIEUR HALÉ

Il y a des jours comme ça, où on a la main malheureuse. Ça arrive à tout le monde. Moi-même...

## LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Moi, j'ai eu un domestique extraordinaire pour ça. Il ne faisait que casser du matin au soir. Tout le temps ! Il m'en a cassé pour... pour... je ne sais pas, moi !

des milliers de francs ! J'avais des choses magnifiques que j'avais rapportées de mes voyages, des porcelaines, des verreries... ça n'aurait pas tenu dans cette pièce. Il n'en a rien laissé... pas une miette.

## LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Pourquoi le gardiez-vous ?

## LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Il découpait bien. Et puis je crois qu'il ne le faisait pas exprès. C'était un Croate. En passant par la Croatie, je l'avais ramené.

## LE MONSIEUR DANS LES VINS

Quel dommage ! Vous avez fait là des pertes irréparables ?

## LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Oui et non.

## LA DAME AU CHIEN

Comment ça ? (*Au chien.*) Nous ne cassons rien nous, hé, mon trésor ?

## LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Parce que je retournerai dans ces pays-là un de ces jours. Je suis sans cesse par monts et par vaux. Surtout en mer. J'a-dore la mer. C'est si beau !

## LE MONSIEUR HALÉ

Et si sain !

## LUCIENNE .

L'air surtout !

## LE MONSIEUR DANS LES VINS

Cependant, il est quelquefois trop fort pour certains tempéraments.

## LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Oh dame ! quand la mer ne fait pas de bien, elle peut faire beaucoup de mal.

## LE MONSIEUR HALÉ

C'est comme le café.

## LA DAME AU CHIEN

Les liqueurs.

## LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Ou le tabac.

LE MONSIEUR HALÉ

Moi, je ne fume pas.

LE MONSIEUR DANS LES VINS

Je vous plains.

LE MONSIEUR HALÉ

Vous fumez?

LE MONSIEUR DANS LES VINS

Non. Plus à présent. Mais j'ai beaucoup fumé dans ma jeunesse. Avec excès. Comme tout ce que je faisais d'ailleurs. Les médecins m'ont dit : « Arrêtez-vous, il n'est que temps. Vous vous tuez. » Alors, du jour au lendemain, j'ai coupé.

LE MONSIEUR HALÉ

Ça, c'est du courage!

LA DAME AU CHIEN

C'est si difficile de se déshabituer de certaines choses. (*Parlant au toutou.*) S'il fallait se déshabituer de ça, tenez, qu'on adore, on ne pourrait jamais.

## LE PARISIEN

Il a l'air bien intelligent.

## LA DAME AU CHIEN

Comme une personne, monsieur. Sauf qu'il ne parle pas...

## LE PARISIEN

C'est quelquefois une qualité, même chez les chiens.

## LA DAME AU CHIEN

... Et qu'il ne peut pas me faire la lecture, il me tient compagnie comme si c'était quelqu'un. Et le matin, si vous voyiez à quel point il est drôle? C'est toujours lui qui m'éveille. Il saute sur le lit et puis il apporte tous ses joujoux, en tas.

## LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Il a des joujoux?

## LA DAME AU CHIEN

Je crois bien! une balle, un rond en

bois, un chapelet de bouchons ; et puis une poupée en caoutchouc.

## LE PARISIEN

Oh ! c'est charmant ! La poupée parle-t-elle ?

## LA DAME AU CHIEN

C'est une poupée qu'on lui a fait faire exprès. Elle aboie.

## LE MONSIEUR DANS LES VINS

C'est une jolie petite bête, mais je dois vous avouer, madame, qu'elle jappe souvent un peu trop matin. Et dame, quand on a besoin de sommeil comme moi... Il me faut neuf heures pleines.

## LE MONSIEUR HALÉ

Oh ! moi, bien davantage. Si je n'ai pas mes onze heures, je suis malade.

## LA DAME AU CHIEN

Comment ! Vous entendez Mirza ? Ça m'étonne bien.

LE MONSIEUR DANS LES VINS

On entend tout, d'ailleurs, dans ces hôtels.

LUCIENNE

C'est construit en papier.

LE MONSIEUR HALÉ

On entend même des choses !...

LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Monsieur ! il y a des jeunes filles.

LE MONSIEUR HALÉ

N'ayez pas peur, madame.

LE MONSIEUR DANS LES VINS

Oui, on ne peut pas lever un doigt sans  
que ça résonne.

LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Par exemple, hier soir, il y a eu un sabbat ! Des voyageurs qui arrivaient.

LE MONSIEUR HALÉ

Ah ! les animaux !

LE PARISIEN

L'animal, vous voulez dire. C'est moi.

## LE MONSIEUR HALÉ

Je vous demande pardon. Ne m'en veuillez pas.

## LE PARISIEN

Pas le moins du monde.

## LE MONSIEUR DANS LES VINS

Où êtes-vous?

## LE PARISIEN

Au 7.

## LA DAME AU CHIEN

Au-dessus de nous. Ayez des pantoufles, monsieur, je vous en supplie. (*Montrant le chien.*) Cette pauvre petite bête se réveille pour un rien, et après elle a un mal énorme à se rendormir.

## LE MONSIEUR DANS LES VINS

Moi, je suis comme ça. Et c'est terrible de ne pas dormir.

## LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Terrible. Quand j'étais aux îles Sandwich...

LA DAME AU CHIEN

On dit que c'est un pays merveilleux ?

LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Assez.

LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Mais c'est bien loin. Vous m'avouerez  
que quand on habite Montauban...

LE PARISIEN

Même Paris.

LA DAME AU CHIEN

Vous avez dû rapporter des armes ?

FERDINAND

Empoisonnées ?

LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Quelques-unes.

FABIENNE

Et des coquillages ?

LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Aussi.

LE MONSIEUR HALÉ

C'est si intéressant, quand on a sa

liberté, et qu'on peut ainsi s'absenter pour un oui ou pour un non.

LE MONSIEUR DANS LES VINS

Vous ne souffrez pas du mal de mer?

LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Jamais : Je ne sais pas ce que c'est.

LE MONSIEUR DANS LES VINS

Ah ! voilà ! Vous êtes un heureux mortel.

LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Mais j'ai connu un cuisinier sur un transatlantique qui est resté vingt-deux ans à bord sans arrêter d'avoir le mal de mer.

LA DAME AU CHIEN

Et il faisait la cuisine ?

LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Très bien. C'était excellent.

LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Taisez-vous.

## LE MONSIEUR DANS LES VINS

Moi, j'ai été bien souvent sur mer, à cause de mon vin...

## LE PARISIEN

De longues traversées ?

## LE MONSIEUR DANS LES VINS

Mon Dieu, ni longues, ni courtes. J'ai été une fois de Trouville au Havre ; eh bien, j'ai été malade comme un taureau, comme un éléphant. Je ne peux pas vous dire l'état dans lequel j'étais ! Un paquet de cordes, moins que rien. Aussi j'ai juré que je n'y retournerais jamais. Je le regrette, ça me prive beaucoup, parce que j'adore ça.

## LE MONSIEUR HALÉ

On prétend qu'il faut manger avant de s'embarquer, tandis que, si on reste à jeun, on est sûr de son affaire.

## LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Tout dépend des natures.

LE MONSIEUR HALÉ, *au voyageur.*

Avez-vous été à la Havane ?

LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Je ne connais que ça.

LE MONSIEUR DANS LES VINS

Le berceau des cigares. Doit y avoir du vin par là ?

LA DAME AU CHIEN

Et puis des chiens ? Oh ! les petits havanais ! Si je n'avais pas peur de faire de la peine à cette enfant qui est jalouse comme un tigre, j'aurais un havanais.

LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

C'est très délicat. Il y avait à bord des personnes qui en rapportaient, ils sont tous morts en route.

LA DAME AU CHIEN

Oh ! les pauvres petites bêtes ! Pauvres petites bêtes ! Et on n'a rien pu faire pour les sauver ?

LE MONSIEUR QUI A VOYAGÉ

Rien.

LA DAME AU CHIEN

C'est effrayant, tout de même. A quoi tient notre existence ?

LE MONSIEUR DANS LES VINS

Ferdinand, si tu manges tant que ça, mon enfant, tu ne pourras pas prendre ton bain avant quatre heures.

LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Laissez-le manger. A cet âge-là !

FABIENNE

Maman, est-ce que je peux reprendre des haricots verts ?

LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Non, mon enfant. Tu manges beaucoup trop.

LE PARISIEN

Laissez-la manger. A cet âge-là !

LA MÈRE DÉSAGRÉABLE

Elle a l'estomac très délicat. Elle a

mon estomac, quoi, quand j'étais comme elle.

LA DAME AU CHIEN

Mirza, elle, mange de tout. Elle mangerait des visières de casquettes. Et puis, nous prenons aussi des bains de mer, comme une grande personne (*Embrassant le chien.*), n'est-ce pas, ma reine ?

LE PARISIEN

Est-ce qu'elle a un costume ?

Etc..., etc..., etc..., etc... . . . . .

. . . . .

Le Parisien, après le repas, s'en va tout seul du côté de la mer, et il pense : « Quels idiots ! non, mais quelles brutes que tous ces gens-là ! Depuis le monsieur aux vins avec son crétin de fils qui mange comme un goret, jusqu'à la dame avec son rasoir de petit cabot, en passant par le monsieur qui nous la fait aux voyages et qui n'a sûrement jamais navigué plus

loin que la place Gaillon ! Quel monde ! Ah bien ! j'ai eu une idée de venir ici, et ça me promet de l'allégresse ! »

Et puis, huit jours plus tard, le même Parisien songe, assis sur un rocher à marée basse : « Vraiment, c'est extraordinaire ! Je me suis renseigné, j'ai approfondi. Tous ces gens de ma petite table d'hôte sont des gens très bien, de très honnêtes personnes, pas plus bêtes que d'autres. Le monsieur dans les vins est un gros commerçant du centre, très riche, veuf, qui a fondé un hospice près du Mans, et découvert, paraît-il, des choses curieuses sur les maladies des vins et les soins à leur donner. Il pioche le phylloxera. Son fils est un peu ramolli, mais doux, gentil ; et puis l'air de la mer doit être excellent pour lui parce qu'il mange plus proprement. Plus il va, moins il renverse. La

dame au chien est la femme d'un professeur au lycée de Quimper ; ils n'ont pas d'enfants et ils adorent les animaux. Et on m'a dit qu'elle était très intelligente, très instruite, qu'elle aidait son mari à corriger les devoirs des élèves, qu'elle savait le latin et le grec ! Le monsieur hâlé est un ingénieur des chemins de fer de grande valeur, qui vient d'obtenir la concession d'une ligne en Mésopotamie. La mère désagréable est la femme d'un colonel d'artillerie qui s'est couvert de gloire pendant la guerre, et qui est maintenant en garnison dans le Midi d'où il ne peut s'absenter que difficilement. Ses filles sont ses filles, les filles du colonel. La dame âgée qui ne dit pas un seul mot est une sainte, un baronne ruinée par sa charité. On prétend qu'elle est du Tiers-Ordre. Enfin, le farceur, celui que je croyais le La Pérouse de la place Gaillon,

est un ancien capitaine de vaisseau aussi distingué que modeste. Il est officier de la Légion d'honneur, mais il ne porte sa rosette que le dimanche pour aller à la messe et le jour des grandes régates. Dans tout ça, il n'y a que moi qui ne suis rien du tout, un imbécile, un touriste, un baigneur... un Parisien ! »

Et continuant sa méditation : « C'est égal, par quel mystère des êtres intelligents, dès qu'ils sont isolés, peuvent-ils, dès qu'ils sont constitués en corps autour d'une langouste, avec une assiette et un verre devant eux, devenir aussi stupides, échanger des propos d'une aussi écœurante vulgarité ? Voilà ce que je voudrais savoir. »

Il chercha longtemps, il interrogea les rochers, le ciel, la mer, le sémaphore, le phare de la jetée, les mouettes, les goélands qui frôlaient la crête des vagues,

les voiles rouges des bateaux de pêche à l'horizon... il ne trouva pas. Tout d'abord il en fut humilié, et puis il en conclut qu'on doit être indulgent, même en voyage, et un vers de fable, un chétif petit vers de son enfance, chantait tout au fond de sa mémoire :

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.



## DEUX PETITS SUJETS DE BROUILLE

### I

MONSIEUR.

MADAME.

URBAIN, le domestique.

On déjeune.

MONSIEUR

Voilà le beau temps. Il avait plu tous ces jours-ci.

MADAME

Oui, ça n'est pas dommage.

MONSIEUR

C'est le commencement du printemps, ma chère amie.

MADAME, *avec un soupir.*

Ah ! quel malheur de ne pas être millionn... (*Ici, monsieur lui envoie un regard terrible qui l'arrête net à la fin de son mot. Elle se tait une seconde, puis à mi-voix.*) Eh bien, quoi ? Je ne comprends pas.

MONSIEUR, *négligemment et avec froideur.*

Rien.

MADAME

J'ai beau me creuser...

MONSIEUR, *avec un commencement d'irritation.*

Rien, je te dis. Tout à l'heure.

Le domestique sort.

MADAME

Ah ça, m'expliqueras-tu...

MONSIEUR

Je ne veux pas que tu dises de pareilles choses quand nous ne sommes pas seuls.

MADAME

Quelles choses ?

MONSIEUR

Des phrases comme celle que tu viens de dire : quel malheur de ne pas être millionnaires!...

MADAME

Pourquoi ça? à cause d'Urbain?

MONSIEUR

Mais certainement, à cause d'Urbain, à cause du domestique.

MADAME

Ah! par exemple! Mais il sait bien, va, il le voit bien que nous ne sommes pas Rothschild. Si tu t'imagines qu'il ne s'en est pas encore aperçu depuis deux ans qu'il est chez nous, tu es naïf, ma parole!

MONSIEUR

Peu importe. C'est pas la peine de le dire. Et puis quoi! nous avons beau avoir un intérieur très modeste, ça ne prouve pas que nous ne puissions pas être très riches, colossalement riches.

MADAME

Alors, tu aimes mieux passer pour avare ?

MONSIEUR

Ni pour avare, ni pour prodigue. Je demande qu'on ne dise rien de nos affaires devant les domestiques. C'est pourtant pas bien difficile. Mais non, tu as toujours eu cette rage de profiter du moment où on est à table pour raconter devant Urbain nos affaires intimes.

MADAME

Nos affaires intimes ! Tu es drôle, tu sais ?

MONSIEUR

Je suis comme ça.

MADAME

J'ai dit, voilà textuellement ce que j'ai dit : quel malheur de ne pas être millionnaires !

MONSIEUR

Crie-le donc plus haut pour qu'on l'entende.

MADAME

Franchement, je ne vois pas quel péché j'ai commis?

MONSIEUR

Je ne te dis pas que tu as commis de péché ! Mais, où est la nécessité de dire ça ? Est-ce que ça te donne des rentes ? Non. Eh bien alors, à quoi bon ?

MADAME

Mais, pour rien, mon ami, pour parler. Tout bonnement. J'imagine que tu me permets de parler à table ?

MONSIEUR

Il ne manque pas d'autres sujets de conversation, et bien plus intéressants.

MADAME

Plus intéressants que d'être millionnaires ? Ah ! je n'en connais pas. Mais

tiens, finissons-en, avec cette malheureuse phrase, parce que je me mettrais en colère...

MONSIEUR

Tu aurais tort.

MADAME

... Et que je ne le veux pas.

MONSIEUR

Tu as raison. Dans d'autres ordres d'idées, dis tout ce que tu voudras, ça m'est bien égal. Mais tu sais comment sont les domestiques, ils retiennent tout et ils le comprennent de travers. Alors après, ça se répète à la cuisine : « Ah ! tout à l'heure, madame se plaignait de n'avoir pas le sou. Ça ne doit pas aller leur fortune, ils ont du faire de grosses pertes. » Et puis, ça court Paris, c'est assommant.

MADAME

Tu vas chercher midi à quatorze heures.

Si tu crois qu'ils attachent tant d'importance aux moindres mots que nous disons?

MONSIEUR

Mais oui, mais oui.

MADAME

Il y a quelque chose qui les frappe bien davantage, tiens, c'est la maladresse avec laquelle tu me coupes toujours au milieu d'une phrase, et tes regards furibonds, et tes silences. Neuf fois sur dix ils n'avaient rien remarqué, mais toi avec tout ton manège tu éveilles leur attention et paf, tu les mets sur la piste. Ah! tu es malin, oui!

MONSIEUR

Tais-toi. Le voilà.

Le domestique rentre.

MADAME

C'est demain que tu déjeunes dehors ?

MONSIEUR

Oui.

MADAME

Chez ton ami Dubuisson. Il paraît que c'est très joli, le petit hôtel qu'il vient d'acheter?

MONSIEUR

Oui.

MADAME

Ah! un hôtel! c'est mon rêve. On a mille agréments.

MONSIEUR

C'est très cher.

MADAME

Pas plus qu'un appartement. Voilà nous qui, depuis dix ans, payons ici de loyer... (*Regard terrible de monsieur. Elle s'arrête.*) Oh! écoute, non. C'est exaspérant.

MONSIEUR, *la reprenant d'un ton sévère.*

Julie!

MADAME, *qui rage en dedans.*

Quel jour déjà dînons-nous chez les Durieu?

MONSIEUR

Vendredi.

MADAME

Voilà un charmant homme, que Durieu !

MONSIEUR

Charmant.

MADAME

Et d'un caractère facile, aimable.

MONSIEUR

Madame Durieu est bien agréable aussi.  
Elle me plaît beaucoup.

MADAME

On a dit bien des choses sur elle !

MONSIEUR, *regard.*

Julie !

MADAME

Oh!... tu as lu les journaux de ce matin ?

MONSIEUR

Oui.

MADAME

Moi pas. Qu'est-ce qu'il y a ?

MONSIEUR

Rien. Quoique... du côté du Siam...

MADAME

Ah ! ça ne va pas ? Crois-tu qu'on ait la guerre ?

MONSIEUR, *regard.*

Julie !

MADAME, *bas.*

Ça, voyons ! la guerre au Siam... pas des choses intimes, sapristi ?

MONSIEUR

C'est le pays...

MADAME, *avalant sa rage.*

Il fait beau aujourd'hui.

MONSIEUR

Très beau.

MADAME

Mais les matinées et les soirées sont encore très fraîches.

MONSIEUR

Oui.

MADAME

Si tu sors tantôt, il faudra prendre un paletot.

MONSIEUR

Je verrai.

MADAME

Il faut, parce que sans ça, tes douleurs, tes rhumatismes...

MONSIEUR, *regard.*

Julie !

MADAME, *bas, tremblante de fureur.*

Je ne dis plus rien.

MONSIEUR

Urbain te sert des pommes de terre. Fais donc attention.

MADAME

Merci, je n'en veux pas.

MONSIEUR

Tu les adores.

MADAME

Je n'ai plus faim.

MONSIEUR, *bas*.

Du moment que tu boudes, c'est une autre histoire!

Le domestique sort.

MADAME, *éclatant*.

Je ne boude pas. Mais il y a de quoi bondir, à la fin.

MONSIEUR

Bondis, ne te gêne pas.

MADAME

On ne peut plus parler de rien, à présent! sous prétexte que le domestique est là! Ah! c'est un peu fort.

MONSIEUR

Tu n'ouvres la bouche que pour faire des gaffes.

MADAME

Quelles gaffes?

MONSIEUR

Toutes.

MADAME

Je ne peux pas dire que c'est plus agréable d'avoir un hôtel que cet ignoble appartement que tu as loué malgré moi ? Où est la gaffe ? Et en quoi est-ce qu'il m'est défendu de parler de la guerre avec le Siam ? Où est la gaffe ? Et quand je te dis de prendre un paletot, où est-elle encore, la gaffe ? Ah ! je vais te le dire où elle est ! Elle est dans ma bêtise. Je suis bien bonne de me préoccuper de ta santé ; pour la gentillesse que tu me témoignes, vraiment, ça n'est pas payé. Et voilà le mariage ! Si encore j'avais un enfant !

MONSIEUR

Taratata ! Te voilà emballée ! Il ne s'agit pas de tout ça. Oui, tu ne fais que des gaffes. Depuis vingt minutes, tu as appris à Urbain que nous ne sommes pas riches, que tu enrages de ne pas avoir d'hôtel, qu'il court des bruits fâcheux

sur notre amie madame Durieu qui vient chez nous à chaque instant, que nous pourrions bien être à la veille d'une guerre coloniale, que je suis perclus de rhumatismes et que je ne vauX plus quatre sous ! Où est la né-cés-si-té?... veux-tu me le dire... qu'Urbain sache tout ça ? Voilà dix ans que je demande à genoux qu'on ne parle pas de choses brûlantes, à table, devant les domestiques...

MADAME

Tu trouves tout brûlant !

MONSIEUR

... Je ne peux pas l'obtenir, eh bien, j'irai prendre mes repas ailleurs, au restaurant. Voilà ce qui en résultera.

MADAME

Dis-moi de quoi tu veux qu'on parle ? De quoi ? Tu me feras une liste des choses sur lesquelles on peut risquer une syllabe. Je le veux.

MONSIEUR

Inutile. Et puis tout ça me bouleverse.  
Je m'en vais. (*Il sort.*)

MADAME

Et c'est comme ça presque tous les jours. Moi je reste là, toute seule... Non, vraiment, pour un homme qu'on a aimé tant.... (*Elle pleure en pliant les serviettes.*)

## II

MONSIEUR.

MADAME.

JOSEPH, le domestique.

On se met à table pour déjeuner.

MONSIEUR

Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME

Oh ! un tout petit déjeuner. Des œufs à la coque, du filet rôti, des pommes souf-

flées, et puis je ne me rappelle plus quel légume... Tu vois que c'est bien simple.

MONSIEUR

Qu'est-ce que ça fait ? C'est la cuisine de famille. J'adore ça. Les œufs à la coque, tiens ! il n'y a rien de meilleur... quand c'est bien cuit comme je les aime.

MADAME

Oui, oui, sois tranquille. On sait ta manie.

MONSIEUR

Quatre minutes. Pas une de plus, pas une de moins. Alors l'œuf est excellent.

MADAME

N'aie pas peur. Ils seront à ton goût.

MONSIEUR

Il faut que tout le blanc soit pris, et qu'il n'y ait que le jaune de liquide. Pas trop liquide pourtant, et pas trop épais non plus, parce qu'alors ça n'est plus un

œuf à la coque, c'est un œuf dur. Quatre minutes enfin. (*Ou apporte les œufs.*)

MADAME

Les voilà. (*Monsieur se sert.*) Ne prends pas celui-là, il a éclaté. Prends plutôt l'autre, à côté.

MONSIEUR

Non, merci. Je suis très bien servi. (*Il brise la coque.*) Ah! ah! nous allons donc les voir ces fameux œufs! (*A peine la coque est-elle fendue qu'il s'écrie, en repoussant son assiette.*) Qu'on m'emporte ça! C'est une horreur!

MADAME

Allons! bon! Ils ne sont pas bien?

MONSIEUR

Qu'on m'emporte ça! ou je rends tout mon déjeuner!

MADAME

Tu n'as pas encore mangé une seule bouchée. Ne dis donc pas de bêtises.

Quoi ? Qu'est-ce qu'il a cet œuf ? Il a pourtant l'air bien frais ! (*Elle le prend et le sent.*) Oh ! il est sûrement pondu de ce matin, mon petit.

MONSIEUR

Qu'il soit de ce matin ou d'il y a six semaines, je m'en fiche ! Mais il n'est pas cuit comme je veux !

MADAME

Ah ! la grande question, l'éternelle !

MONSIEUR

Mais parfaitement ! Je n'aime pas les glaires ! c'est mon droit, sacristi ! Pourquoi m'en flanque-t-on pour mon déjeuner ?

MADAME

Est-ce que tu t'imagines qu'on le fait exprès ?

MONSIEUR

Ah bien ! ah bien ! il ne faudrait plus que ça. Mais si je croyais que Rosalie le

fait exprès, ma bonne amie, je lui ferais descendre l'escalier de service la tête du côté des marches.

MADAME

Tu es trop difficile aussi. A force d'avoir passé ta jeunesse dans les grands restaurants, tu ne trouves plus rien de bon chez toi.

MONSIEUR

Si on peut dire ! Des œufs à la coque ! ma bonne amie. Y a-t-il quelque chose de plus simple ? Je demande des œufs à la coque, et tu prétends que je suis difficile.

MADAME

Il faut te les faire cuire d'une façon particulière. Tout le monde mange les œufs à la coque tels qu'on vous les apporte. Toi pas.

MONSIEUR

Je veux qu'on les fasse comme je les aime.

MADAME

Mais on fait tout ce qu'on peut. Pourtant, quoi! Rosalie a beau s'appliquer, elle n'est pas dans les œufs, cette fille. Elle ne peut pas deviner juste la minute, le centième de seconde où il faut les retirer! Pour que tu sois content, il faudrait qu'on te les fasse cuire par un savant, Denis Papin.

MONSIEUR

As-tu fini?

MADAME

Oui. Prends le mien, tiens, il est à point.

MONSIEUR

Non.

MADAME

Tu ne le trouves pas joli, ce beau petit œuf-là? Oh! regarde. Je viens de le saler.

MONSIEUR

Non. Il est trop cuit. Le mien ne l'était pas assez, le tien l'est trop !

MADAME

Ah ! Seigneur ! quelle patience !

MONSIEUR

Oui, je sais bien, je suis à tuer. Mais qu'est-ce que tu veux ? Tant que je vivrai, je ne répéterai pas autre chose. Quatre minutes, montre en main. Ah ! dame, il ne faut pas faire ça au jugé, fiche les œufs dans la casserole et puis, au bout d'un temps, à vue de nez, dire : « Je crois à présent, que ça doit y être. » Quand on s'y prend de cette façon-là, on m'apporte des machines sans nom comme celle de tout à l'heure. Non. Quatre minutes, montre en main, et sans quitter l'aiguille des yeux.

MADAME

Peut-on respirer ?

MONSIEUR

Du reste, il y a quelque chose de beaucoup plus simple que tout ça. (*Au domestique.*) Joseph, désormais, vous m'apporterez ma petite machine à esprit de vin, qui me sert pour ma barbe, et je les ferai cuire moi-même, quand on sera pour se mettre à table. Sans quoi, ce sera éternellement la même chanson.

MADAME

Pour aujourd'hui, veux-tu qu'on t'en fasse un autre ?

MONSIEUR

Non, ça serait tout pareil. Rosalie a une tête de bois.

MADAME

Elle prendra sa montre, elle ne la quittera pas de l'œil.

MONSIEUR

Non.

MADAME

Elle ne respirera pas.

MONSIEUR

N'insiste pas.

MADAME

Zut.

MONSIEUR

Mange, ma bonne, mange.

MADAME

Mais toi!

MONSIEUR

Ne t'occupe pas de moi.

MADAME

Joseph, ne m'attendez pas. Passez le  
filet à monsieur.

MONSIEUR

Je n'en veux pas, il est tout rouge... et  
il nage dans un bain de sang. Qu'on me  
l'ôte de devant moi.

MADAME

C'est désolant! Il est pourtant archi-

cuit. (*Il se lève.*) Tu sors de table? Où vas-tu?

MONSIEUR

Dans le salon.

MADAME

Quoi faire?

MONSIEUR

Prendre l'air, puisque c'est la seule chose que je puisse prendre à présent chez moi.

MADAME

Eh bien, va donc au salon, mon cher. Tu m'ennuies à la fin. (*Il sort sans dire un mot.*)

## DOUBLE RÉGIME

MONSIEUR.

MADAME.

On se met à table pour déjeuner.

MONSIEUR

Je suis enchanté de mon nouveau régime.

MADAME

Et moi aussi du mien, je m'en trouve admirablement.

MONSIEUR

J'étais vraiment trop gros. J'ai été bien inspiré de maigrir.

MADAME

Ce n'est pas que tu étais gros, mais tu étais soufflé!

MONSIEUR

Enfin, j'ai tout de même bien fait de maigrir?

MADAME

Certes. C'est comme moi. Je ne sais pas pourquoi j'ai eu, durant des années, cette manie d'être mince.

MONSIEUR

Elle est commune à toutes les femmes.

MADAME

Aujourd'hui je m'en repens bien. Aussi je me suis mise à engraisser un peu et je me porte admirablement.

MONSIEUR

Sans compter que ça te va beaucoup mieux. Ça n'est pas si gracieux qu'on se l'imagine, tu sais, une femme pointue?

MADAME

C'est comme un homme soufflé.

MONSIEUR

C'est pour moi que tu dis ça ?

MADAME

Mais non. Pas plus que tu n'as dit pointue pour moi.

MONSIEUR

Comme tu es susceptible !

MADAME

En aucune façon. Mangeons.

MONSIEUR

Il faudrait qu'il y ait quelque chose sur la table. Qu'est-ce que Joseph attend pour servir ?

MADAME

Que Maria soit prête.

MONSIEUR

Alors, pourquoi nous dit-on que c'est servi ?

MADAME

Écoute, il faut être un peu indulgent pour cette pauvre fille.

MONSIEUR

Mais non. C'est toujours la même chose. Elle ne peut pas être exacte. Moi je suis toujours exact. Je suis dans mon cabinet, je lis ou j'écris; dès qu'on vient me dire que c'est servi, je quitte tout. J'arrive, et puis rien, c'est pas servi. Nous droguons des heures.

MADAME

Tu vas, tu vas! Tu oublies qu'elle a deux déjeuners à faire, mon ami!

MONSIEUR

Deux déjeuners? Mais il n'y a que nous.

MADAME

Oui. Mais depuis que nous avons adopté chacun un nouveau régime, tu penses bien que le menu s'en ressent. Il y a des plats

spéciaux pour toi, et il y en a d'autres pour moi. Ça lui fait en quelque sorte deux déjeuners : déjeuner de monsieur, déjeuner de madame. Comprends les choses.

MONSIEUR

En ce cas, qu'elle s'y prenne plus tôt.

MADAME

Il faut qu'elle fasse son marché.

MONSIEUR

On y va de meilleure heure. Et puis, tu as l'air de dire que le service est compliqué? S'il l'est, permets-moi de te faire observer que c'est un peu ta faute?

MADAME

Ma faute?

MONSIEUR

Mais oui. Quand j'ai adopté mon nouveau régime, ça ne faisait pas grand aria, et on mangeait exactement. C'est toi qui, me voyant disposé à maigrir, as eu aussitôt l'idée d'engraisser; alors, il t'a fallu

des plats à part, des choses bourrantes qui demandent un temps infini à préparer. C'est tout ça, ma bonne amie, qui est venu surcharger cette pauvre fille.

MADAME

Cette pauvre fille ! Tout à l'heure, tu en parlais comme d'un chien. Maintenant voilà que c'est moi qui ai l'air de la martyriser. (*Le valet de chambre paraît.*) Tiens, voilà Joseph. Mangeons, ça vaut mieux que de nous chamailler.

MONSIEUR

Enfin, ça n'est pas dommage. Qu'est-ce qu'il y a ?

JOSEPH

Il y a pour madame...

MONSIEUR

Pour moi... Ça m'est égal, madame.

MADAME

Merci.

MONSIEUR

Tu comprends bien comment je le dis.

JOSEPH

Il y a pour monsieur un œuf, une alouette et des épinards au sucre.

MADAME

Et pour moi? (*A son mari.*) A présent, tu permets?

MONSIEUR

Oui. Comme tu es susceptible!

MADAME

Toi, tu ne l'es pas. Non, au contraire.

JOSEPH

Il y a pour madame une andouillette sur de la purée de pommes de terre, des croquettes de volaille, du pâté de lièvre, avec une salade de légumes et du riz au lait.

MONSIEUR

Tu ne mourras pas de faim d'ici ce soir, allons!

MADAME

Tu le désirerais ?

MONSIEUR

Non. Mais prends garde, tu manges tout de même beaucoup trop, depuis quelque temps !

MADAME

Bon ! voilà une autre affaire, à présent !

MONSIEUR

C'est très bien d'engraisser un peu, mais il ne faut rien exagérer. Ça va vite, tu sais, l'embonpoint ? Très vite. L'estomac, c'est une poche élastique, plus on lui en donne, plus il en veut. Je te signale le danger. Maintenant, fais ce que tu voudras. Seulement, le jour où tu seras énorme, où tu seras une tour, ne te plains pas, parce que je t'aurai assez prévenue.

MADAME

Je préfère ne pas te répondre, je me

mettrais en colère. Je n'ai jamais vu un caractère pareil au tien.

MONSIEUR

Dès que l'on te témoigne de l'intérêt, voilà comment tu acceptes les observations? Je ne t'en ferai plus. Ce que j'en dis, c'est pour toi. Une fois que tu seras devenue monstrueusement grosse, est-ce que c'est moi qui serai ridicule? Non.

MADAME

Il y a façon et façon de les faire, les observations!

MONSIEUR

Oh! peu importe. Maintenant, je ne t'en ferai plus. C'est réglé.

MADAME

Bravo! Enfin! *Alleluia!*

MONSIEUR

En attendant, mange.

MADAME

Non, merci.

MONSIEUR

Tu ne veux pas manger ?

MADAME

Je n'ai pas faim.

MONSIEUR

Tout à l'heure, avant déjeuner, tu me disais que tu te sentais une faim de loup ?

MADAME

Elle est passée.

MONSIEUR

Veux-tu que je te dise la vérité : tu boudes.

MADAME

C'est possible.

MONSIEUR

C'est sûr. Eh bien, tu es ridicule. Mange.

MADAME

Veux-tu que je sois malade ?

MONSIEUR

Oui, mais mange.

MADAME

Non, et non !

MONSIEUR

Tu es drôle, ma parole !

MADAME

Je suis drôle, soit. Je ne me referai pas à mon âge.

MONSIEUR

Tout ça, parce que j'ai eu le malheur de te dire de manger un peu moins, alors tout de suite les extrêmes ; à présent, tu ne veux plus rien prendre ! Une enfant !

MADAME

Je te répète que je n'ai pas faim.

MONSIEUR

Pourquoi alors m'as-tu dit?...

MADAME

Je croyais. Je me suis trompée, là. Ça ne t'arrive jamais de te tromper, toi ?

MONSIEUR

Pas sur ma faim.

MADAME

Et puis tu as raison, absolument raison.  
Depuis quelque temps je mangeais trop.  
Je t'obéis.

MONSIEUR

Oh! sainte et divine patience!

MADAME

Je t'exaspère?

MONSIEUR

Un peu, oui. Rien qu'un petit peu!

MADAME

C'est bon, je me tais.

MONSIEUR

Non. Parle. Parle et tais-toi. Mange et ne mange pas! Mais pour le saint amour du bon Dieu... sois autrement; je t'en conjure! Ne commence pas à vouloir à tout prix une scène! Oh! la paix, mon cher petit, la tranquillité!

MADAME

Il me semble que ce n'est pas moi qui la fais, la scène?

MONSIEUR

Oui, c'est entendu, c'est moi qui la fais, et je ne m'en cache pas ! Mais c'est toi qui la cherches depuis une heure !

MADAME

Une heure ! Il n'y a pas seulement dix minutes que nous sommes à table.

MONSIEUR, *poli, avec rage.*

Gabrielle, ma chère Gabrielle, veux-tu, s'il te plaît, me faire le très grand plaisir de manger?

MADAME

Tu m'ennuies.

MONSIEUR

Tout est froid. Ton andouillette... Elle a une mine superbe... Qu'est-ce que tout ça va devenir?

MADAME

On le mangera à la cuisine.

MONSIEUR

C'est dommage, franchement.

MADAME

Pourquoi ? Les pauvres gens, ils auront quelque chose de bon, pour une fois.

MONSIEUR

Ah ! ça t'est facile à dire ! On voit bien que ce n'est pas toi qui payes ?

MADAME

Est-ce que tu vas me reprocher, par hasard, de ne pas travailler pour te nourrir ?

MONSIEUR

Il ne s'agit pas de ça.

MADAME

Pas moi qui paye ? Mais je l'espère bien ! Est-ce que c'est mon rôle, à moi, la femme ?

MONSIEUR

Ne fais pas exprès de comprendre à côté.

Je veux dire que j'ai horreur du gaspillage. On a fait ces plats pour toi, mangeles.

MADAME

Mais, sapristi, si je n'ai pas faim, je ne peux pourtant pas me forcer. On n'a jamais vu pareille tyrannie. Il faut que je me donne une maladie avec cette andouillette plutôt que de la laisser !

MONSIEUR

Tu n'en veux décidément pas ?

MADAME

Non. Un million de fois non !

MONSIEUR

Eh bien, alors c'est moi qui vais la manger. (*Il la met dans son assiette.*)

MADAME

Mange-la et l'assiette avec.

MONSIEUR. *Il la mange.*

Elle est exquise.

MADAME

Tant mieux pour toi. Quoique tu prétendes, Maria est une bonne cuisinière.

MONSIEUR

Tu ne sais pas ce que tu perds. Fondante !

MADAME

Pendant que tu y es, tu sais, j'ai aussi des croquettes de volaille, du pâté de lièvre et de la salade de légumes. Si le cœur t'en dit, il ne faut pas te gêner, je t'en prie ; mange tout. Ne te prive pas.

MONSIEUR

Tu prendras bien quelque chose dans tout ça ?

MADAME

Pas une bouchée. Je t'ai dit que je n'avais faim de rien, c'est que je n'ai faim de rien. Je ne suis pas une girouette.

MONSIEUR

A merveille, je mangerai donc tes croquettes. C'est une affaire entendue.

MADAME

Et puis le pâté ?

MONSIEUR .

Non, ça c'est froid, ça peut se garder.

MADAME

C'est pour le coup que tu vas maigrir, une fois que tu auras ingurgité tout ça ?

MONSIEUR

Tant pis.

MADAME

Ce n'était vraiment pas la peine de faire tant d'embarras avec ton régime, pour lâcher au bout de quinze jours, et te bourrer de farineux.

MONSIEUR

A qui la faute ? J'aime mieux engraisser que de voir les choses se perdre. Tu as

tort de mépriser ce matin les croquettes, elles sont suaves. Simplement suaves!

JOSEPH, *qui était sorti et qui reparaît.*  
Voilà l'alouette de monsieur.

MONSIEUR

Elle se passera de moi, je ne peux pas non plus tout engloutir!

MADAME

Donnez-la-moi.

MONSIEUR

Tiens. Ça te prend? Le vent a tourné.

MADAME

Oui.

MONSIEUR

A propos de quoi?

MADAME

Parce que. Et puis, je trouve inutile de t'acheter du gibier...

MONSIEUR

Une alouette!

MADAME

Si tu ne dois pas y toucher. Je vais manger l'alouette.

MONSIEUR

Je croyais que tu étais hors d'état d'avaler la plus petite miette de pain? Ni pour or ni pour argent.

MADAME

Ça me fait mal, je n'ai pas faim. Mais je me force, je me sacrifie. Voilà tout.

MONSIEUR

Pauvre petite victime!

MADAME

Ne m'agace pas. C'est un bon conseil que je te donne.

MONSIEUR

Pauvre petite martyre!

MADAME

Tu m'entends?

MONSIEUR

Qu'on torture!

MADAME

Édouard!

MONSIEUR

Ah! je te plains bien, va! Mon Dieu, que je te plains donc! Tu as déjà remaigri! ma parole? Depuis l'alouette t'as reperdu dix bons centimètres.

MADAME

Et toi, t'en as regagné quinze. Mais dans ton intérêt, n'ajoute pas un mot de plus parce que ça finira très mal.

MONSIEUR

Si mal que ça?

MADAME

Oui, mon ami.

MONSIEUR

Oh! tu me fais peur! Ma parole, je tremble. Et comment ça finira-t-il si j'ajoute un mot?

MADAME

Je ne te souhaite pas de le voir.

MONSIEUR

Prends garde, je suis curieux. Je sens que ça va me tenter.

MADAME

Crois-moi, je t'en conjure. Ne joue pas avec le feu.

MONSIEUR

Je suis assuré. Tiens, ma foi! je vais tout de même prendre un petit peu de pâté de lièvre!

MADAME

Tu continues à me braver.

MONSIEUR

Pas le moins du monde, mon petit ange.

MADAME

Eh bien, j'en ai assez. (*Elle se lève.*) Je veux divorcer. Voilà. (*Elle sort*)

MONSIEUR, *tandis qu'elle s'en va.*

C'est ça, ta menace! Mais ça me va

comme un gant. Fallait me le dire plus tôt.

MADAME, *revenant sur ses pas, en riant.*

Et tout ça pour une andouillette ! Hein, crois-tu qu'il faut être bête quand on s'aime comme nous !

MONSIEUR, *il rit aussi.*

C'est la faute du double régime, vois-tu !

MADAME

Si nous le supprimions ?

MONSIEUR

C'est ça, mais pour quelques jours seulement. Après nous le reprendrons.

MADAME

Pour le quitter de nouveau. Et comme ça jusqu'à la mort ?

MONSIEUR

C'est la vie, ma bonne. Mais sois bien franche. Tu dois crever de faim.

MADAME

Oui. Et toi, sois franc, tu n'as pas trop mangé?

MONSIEUR

Si, je crois que je vais être malade.



## LE GRAND MOUSSEUX

LE DUC DE MANDRAGORE. (Il n'a plus d'âge.)

UN AMI, 50 ans.

L'HOMME D'AFFAIRES, 45 ans.

Chez Dubois. Minuit et demi. Un cabinet particulier.

Les trois hommes sont attablés devant quelques tranches de viande froide. Le duc seul boit de la tisane de quatre-fleurs.

L'AMI

Eh bien ? maintenant que nous sommes réunis, bannissons toute contrainte si vous le voulez et causons.

LE DUC

Je suis prêt à vous écouter.

L'HOMME D'AFFAIRES, *à l'ami.*

Dites au duc de quoi il s'agit.

L'AMI

Il le sait.

LE DUC

Effectivement.

L'HOMME D'AFFAIRES

C'est égal. Redites-le-lui, en précisant bien. Il ne faut pas qu'il y ait la moindre des choses laissée au hasard. Je ne veux pas d'équivoque.

L'AMI

Soit. (*Au duc.*) Voici donc l'affaire, très simplement. Monsieur (*Il désigne l'homme d'affaires*), que vous connaissez...

LE DUC

De nom seulement jusqu'à aujourd'hui... mais dont j'ai entendu maintes fois vanter la grande expérience...

L'HOMME D'AFFAIRES, *au duc.* !

Je souhaite mériter moi-même et d'une

façon qui vous soit toute personnelle, des compliments si flatteurs !

LE DUC

Je le souhaite aussi.

L'HOMME D'AFFAIRES

Je suis sûr, monsieur le duc, que nous nous entendrons.

L'AMI, *au duc.*

Monsieur a donc eu une idée tout à fait heureuse que je vous ai communiquée et qui vous a de prime abord assez séduit pour que vous acceptiez d'en causer avec lui plus pratiquement. Monsieur, qui depuis des années vous connaît et vous admire comme le grand seigneur le plus achevé dans la suprême élégance qu'on ait vu manœuvrer depuis longtemps, et qui sait d'autre part à quels sacrifices pécuniaires considérables vous oblige cette suprématie méritoire, a pensé vous être agréable et en même temps se rendre ser-

vice à lui-même, aussi bien qu'à toute la grande clientèle riche de la haute vie, en utilisant, — si toutefois vous le permettez, — votre grand nom pour une marque... vous savez, n'est-ce pas, laquelle? pour une marque de champagne.

LE DUC

Oui.

L'AMI

Étudions donc ce projet.

L'HOMME D'AFFAIRES

Je vous assure, monsieur le duc, que j'ai la plus ferme confiance dans l'affaire. Un champagne, un beau champagne, lancé dans les conditions que je rêve, avec l'appui moral et effectif d'une personnalité telle que la vôtre, ira certainement aux nues. Ah! moi! je le vois aller aux nues! Tout le monde d'un peu bien en voudra. C'est forcé! Il n'y aura pas de cave sans vous.

L'AMI, *à l'homme d'affaires.*

Comment voyez-vous le lancement de ça ?

L'HOMME D'AFFAIRES

Je le présenterai d'abord en Amérique. La France ne viendrait qu'après.

LE DUC

Je crois en effet que c'est préférable, à beaucoup de points de vue. L'Amérique est excellente pour donner une impulsion. Il faudrait, si nous aboutissons... mais non... ceci n'est point de mon ressort.

L'HOMME D'AFFAIRES

Parlez, monsieur le duc.

LE DUC

Non. J'ai peur de dire quelque chose qui ne vous paraisse pas sérieux.

L'HOMME D'AFFAIRES

Allez donc, au contraire. Je suis sûr, avant de la connaître, que votre idée est excellente.

LE DUC

Eh bien, il faudrait peut-être, si on débute par l'Amérique, s'arranger pour dire, comme réclame, que le champagne est la boisson exclusive, là-bas, de quelque grand personnage très coté... je ne sais pas, moi...

L'AMI

Le président? On ne peut pas trouver mieux?

LE DUC

Non... ce n'est pas assez chic... Montesquiou, tenez, ou Bennett...

L'HOMME D'AFFAIRES

Très bien. Admirable idée! « Le Comte Robert de Montesquiou ne boit que du Mandragore. L'exquis poète, depuis qu'il a adopté ce champagne extra... etc. » C'est une très ingénieuse trouvaille que vous venez de faire là, monsieur le duc!

LE DUC

J'en ai, comme ça, quelques-unes.

L'AMI, *à l'homme d'affaires.*

Je vous avais prévenu. Il est plein d'idées!

LE DUC

Et en Italie, tenez ? pendant que nous sommes sur ce même terrain, il faudrait se servir du pape...

L'HOMME D'AFFAIRES

Consentirait-il?

LE DUC

Je pense qu'on fera mieux de ne pas lui demander. Mais le nom de Sa Sainteté serait d'un effet énorme : « C'est grâce au Mandragore que le Saint Père peut, dans le frêle état de santé où il est, soutenir l'indomptable énergie... » Vous voyez le thème !

L'HOMME D'AFFAIRES

Oui, c'est pas mal non plus.

LE DUC

Il y aurait peut-être aussi, au point de vue religieux... pourquoi pas ? quelque chose à tenter, pour les ecclésiastiques?... les communautés... je ne sais pas...

L'HOMME D'AFFAIRES

Dites, dites...

LE DUC

Un... un champagne bénit. Hein ? non ?

L'HOMME D'AFFAIRES

C'est peut-être un peu précipité.

L'AMI

Oui, je crois qu'il faut attendre. L'opinion n'est pas encore mûre.

L'HOMME D'AFFAIRES

C'est dommage. Parce que la pensée est jolie.

LE DUC

Mais on y viendra.

L'HOMME D'AFFAIRES

J'en suis persuadé ! Revenons à nos moutons. Je vois donc une jolie bouteille, de format ordinaire, avec une étiquette que je n'ai pas encore dans la tête, qui est à trouver (*au duc*), quelque chose qui soit vous, votre genre !

LE DUC

Oui.

L'HOMME D'AFFAIRES

Oh ! une idée ! une idée merveilleuse ! Ah ! dame ! ça, c'est le succès ! Le succès triomphal ! Seulement...

LE DUC

Parlez.

L'HOMME D'AFFAIRES

Seulement, vous n'allez pas vouloir ?

LE DUC

Parlez toujours.

L'HOMME D'AFFAIRES

Un beau portrait de vous sur l'éti-  
quette ?

LE DUC, *un peu surpris.*

Oh !

L'AMI

Eh ! eh ! il y a là un filon à creuser.

LE DUC

Non. Impossible.

L'AMI

Pourquoi, après tout ?

L'HOMME D'AFFAIRES, *au duc.*

Du moment que vous donnez votre nom ?

L'AMI, *au duc.*

Qu'on sait que c'est vous ?

L'HOMME D'AFFAIRES, *au duc.*

Que ça s'appelle le Mandragore ?

LE DUC

Ça ne fait rien. Un portrait a quelque chose de brutal... de... Non...

L'HOMME D'AFFAIRES

Un joli portrait ! en platino ? d'après le tableau qu'a fait de vous van Beers dans votre salle de bains ?

LE DUC

Vous êtes fou !

L'HOMME D'AFFAIRES

La tête, monsieur le duc ! Rien que la tête ! Ah ! Je vous assure que ce serait ravissant ! Votre beau visage... ce masque à la fois si intelligent, si fin... si français ! Ah ! le clou est là ! C'est le clou, croyez-le ?

LE DUC

Eh bien, je ne sais pas. Nous verrons. Cela dépendra.

L'HOMME D'AFFAIRES

De quoi ?

LE DUC

De vous, monsieur, de votre... empressement. Nous recauserons de cela à part, tout à l'heure, quand nous aborderons la question des chiffres.

L'HOMME D'AFFAIRES

Oui, pour le moment nous traitons le pittoresque. Nous ne nous occupons que de l'art. Cela a bien son importance. Et, quant au reste, vous savez, monsieur le duc, qu'avec un homme tel que vous, l'entente sera toujours des plus faciles ?

LE DUC

Je veux l'espérer.

L'HOMME D'AFFAIRES

Plus je pense à cette idée du portrait sur ma bouteille, plus je suis tenté, voyez-vous !

LE DUC

C'est tout de même bien... accentué !  
bien indiscret !

L'HOMME D'AFFAIRES

Mais non, monsieur le duc !

LE DUC

Si, assez de gens déjà vont s'étonner de me voir, dans ma situation sociale... patronner un vin ! Si, en plus de cela, je m'affiche à ce point de permettre que mes traits... on va pousser des cris !

L'HOMME D'AFFAIRES

Eh bien ! on poussera des cris. Je trouve vraiment par trop plaisants ceux qui font les susceptibles !

L'AMI

C'est qu'ils ragent de ne pouvoir en faire autant.

L'HOMME D'AFFAIRES

A quoi servirait un grand nom, à notre époque, voulez-vous me le dire, si on n'en tirait pas un peu d'argent ?

LE DUC

Le fait est que ce serait assez équitable,

car nos noms, à présent, nous coûtent plus qu'ils ne nous rapportent.

L'AMI

N'hésitez donc pas.

L'HOMME D'AFFAIRES

Patronner un vin ! Après ? Comme si c'était déshonorant !

LE DUC

Cependant, rendez-vous compte aussi que nous autres grands seigneurs, avec nos croyances...

L'AMI

Les croyances, mon cher duc, c'était bon pour autrefois ! Aujourd'hui, ayez des crûs.

LE DUC

Le mot est gentil. Vous me permettez de le répéter au Cercle ?

L'AMI

Tant que vous voudrez. Je ne vous le vends pas.

LE DUC, *aimable*,

Je ne serais pas assez riche pour l'acheter.

L'HOMME D'AFFAIRES, *au duc*.

Alors, c'est oui ? Pour le portrait ?

LE DUC

Presque.

L'HOMME D'AFFAIRES

A la bonne heure. Vous ne vous en repentirez pas. Voulez-vous que je vous dise à peu près comment je vois ma feuille au catalogue ?

LE DUC

Allez.

L'HOMME D'AFFAIRES

Le Mandragore. Carte blanche doux, dix francs ; carte rouge sec, douze francs ; très sec, quinze. Et enfin, un grand mousseux à dix-huit francs, sans votre portrait alors...

LE DUC

Ah!

L'HOMME D'AFFAIRES

Mais avec une étiquette reproduisant votre blason surmonté de la couronne ducal.

LE DUC

Oh! Aïe!

L'HOMME D'AFFAIRES

Et en exergue, votre belle devise en vieux caractères : « Dieu l'a voulu. »

LE DUC

Non, cela n'est malheureusement pas faisable.

L'HOMME D'AFFAIRES

Encore vos scrupules?

LE DUC

Justifiés, cette fois!

L'HOMME D'AFFAIRES

Pourtant...

## LE DUC

Non. Dieu l'a voulu ! sur une bouteille de mousseux !... la devise de gens qui ont tapé de l'épée aux côtés de Godefroy de Bouillon ! voyons, cher monsieur, réfléchissez ?

## L'HOMME D'AFFAIRES

Mais c'est tout réfléchi ! Je vous assure que je ne vois là rien de choquant, rien ! Et j'ai le cœur placé, — moins haut que vous, sans doute ! mais tout aussi bien. D'abord, vous envisagez la chose, permettez-moi de vous le dire, à un point de vue tout à fait erroné. Ce n'est pas mon champagne qui rabaisse vos ancêtres et votre devise... c'est votre devise qui ennoblit mon champagne. Vous... avec le nom que vous avez, le grand seigneur que vous êtes enfin... vous êtes consacré, inattaquable... Au point où vous en êtes, vous ne pouvez plus descendre... Moi, avec

mon vin, je ne suis rien, j'ai besoin de monter. *Quo non ?* comme disait l'autre.

LE DUC

C'est que... c'est un peu haut pour moi ce que vous me proposez ?

L'HOMME D'AFFAIRES

Et puis, si vous saviez quel joli champagne ce serait ! Vigoureux et caressant... Un mousseux d'élite ! A la fois le sang et l'esprit de votre race ! Les femmes en raffoleraient. On ne voudrait plus se griser qu'avec ça... Vous savez comment je l'appelle ?

LE DUC

Non.

L'HOMME D'AFFAIRES

La Couronne.

L'AMI

Rien que ça ?

L'HOMME D'AFFAIRES

Oui. Et là-dedans, il y a une fortune.

(*En s'inclinant.*) Et pas pour moi tout seul bien entendu.

LE DUC

Sans doute, vous avez un art très grand pour présenter la marchandise... et tout ça est très joliment enrubanné... mais décidément non... je ne peux pas avaler le grand mousseux !

L'HOMME D'AFFAIRES

Mais, le reste ? l'avalez-vous ?

LE DUC

Plutôt.

L'HOMME D'AFFAIRES

C'est toujours un commencement. Ah ! j'oubliais de vous dire que nous aurions aussi une petite tisane à huit francs, quelque chose d'amusant, sans prétention.

LE DUC

Je n'y vois pas d'obstacle.

L'HOMME D'AFFAIRES

Voilà donc l'affaire bien posée en

somme, bien emmanchée. Reste maintenant la question du chiffre.

L'AMI

Oui.

LE DUC

Eh bien, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous ne la traiterons pas aujourd'hui.

L'HOMME D'AFFAIRES

Pourquoi?

LE DUC

Parce que ce serait trop pour un seul jour. Pas tout à la fois. Plus tard.

L'HOMME D'AFFAIRES

Mais...

LE DUC

Non. D'ailleurs, je sais ce que vous offrez. Mon ami, qui veut bien vous servir d'intermédiaire dans cette circonstance, m'a mis au courant.

L'HOMME D'AFFAIRES

Eh bien! trouvez-vous que ce ne soit pas assez honorable?

LE DUC

Je ne sais pas, j'ai besoin de réfléchir.

L'HOMME D'AFFAIRES

Franchement, je crois avoir fait pour le mieux.

LE DUC

Je ne vous adresse pas de reproches.

L'HOMME D'AFFAIRES

Vous ne trouverez pas plus avantageux ailleurs.

LE DUC

Je n'ai pas envie de chercher. Plus j'y pense du reste, plus je me tâte, plus je suis perplexe!

L'HOMME D'AFFAIRES

Comment! voilà que vous allez renoncer?

LE DUC

Je ne renonce pas, mais je suis très perplexe. Ce champagne, décidément... ce portrait... Dieu l'a voulu ! tout ça est bien épineux !

L'HOMME D'AFFAIRES

Alors, finalement vous y renoncez ?

LE DUC

Non. Mais j'ai besoin d'y songer.

L'HOMME D'AFFAIRES

Ne me faites pas trop attendre, monsieur le duc, parce que si vous n'acceptez pas, je serai forcé de faire l'affaire avec un autre.

LE DUC

Ah !

L'HOMME D'AFFAIRES

Oui, j'ai un fils de souverain préneur.

LE DUC

Je n'y renonce pas. N'enterrons pas l'affaire, mais...

L'HOMME D'AFFAIRES

Il y a un mais ?

LE DUC

Mais laissons-la dormir. Laissons-la reposer... comme un vin ! un petit bout de temps.

L'HOMME D'AFFAIRES

C'est que...

LE DUC

Dans votre intérêt même. Le moment ne me paraît pas bon. Par ces époques troublées que nous traversons... rien ne va...

L'HOMME D'AFFAIRES

Mon champagne irait !

LE DUC

Nous autres, les derniers nobles... nous sommes très attaqués... Attendons, voulez-vous ? Attendons, c'est plus prudent.

L'HOMME D'AFFAIRES

Soyez franc. Je veux que vous soyez content, monsieur le duc. C'est la première fois que nous traitons ensemble; j'espère bien que ça ne sera pas la dernière. Avec un gentilhomme comme vous, on peut toujours causer. Hésitez-vous parce que vous trouvez que je n'y mets pas assez du mien?

LE DUC

Mais non, encore une fois.

L'HOMME D'AFFAIRES

Dix centimes de plus par bouchon, là?

LE DUC

Non.

L'HOMME D'AFFAIRES

Sans préjudice de la grosse avance? Je suis gentil?

LE DUC

Plus tard. Je vous donnerai ma réponse la semaine prochaine. (*Il se lève. A l'ami.*)

Au revoir, cher ami. (*A l'homme d'affaires, très froidement.*) Monsieur, enchanté. (*Il sort.*)

## L'HOMME D'AFFAIRES

Comme il me quitte ! Ah ! mais il m'em-bête ! Comment ! il me fait venir ! il me tient là une heure à discutaitter ! Il fiche le camp sans même payer l'addition ! Ah ça, est-ce qu'il se figure que j'ai comme ça du temps à perdre ?

## L'AMI

Calmez-vous !

## L'HOMME D'AFFAIRES

Non ! non ! non ! je ne suis pas habitué à ce qu'on me traite ainsi !

## L'AMI

Mais rassurez-vous ! c'est la première fois que vous avez affaire au duc, vous ne le connaissez pas. C'est sa façon à lui. Il est comme certaines femmes. Jamais il ne se donne au premier rendez-vous.

L'HOMME D'AFFAIRES

Ah ! parfaitement !

L'AMI

A la troisième visite, oui. Alors, il se déshabille. Tout ce qu'on veut. Mais la première fois, toujours comme vous venez de le voir : une sortie roide, outragée... Les aïeux ! c'est pour la forme. Sa dignité, vous comprenez ?

L'HOMME D'AFFAIRES

Oui.

L'AMI

Pas autre chose. Maintenant, vous n'avez plus qu'à l'attendre venir.

L'HOMME D'AFFAIRES

Il reviendra ?

L'AMI

Avant la huitaine. Sûr comme je vous vois.

L'HOMME D'AFFAIRES

Mais il va demander davantage ?

L'AMI

Justement, nous l'aurons à moins. Ça sera vous qui ne voudrez plus.

L'HOMME D'AFFAIRES

Parfait ! Et alors, la différence ?...

L'AMI

Commission de votre serviteur.

L'HOMME D'AFFAIRES

A la bonne heure. Au moins, avec vous ça va tout seul. (*Il sonne.*) Garçon ! l'addition.

L'AMI

Laissez donc, mon cher, ça me regarde. (*Il paye.*)



## ENTERREMENT

PAUL CABARIOT, 29 ans. PIERRE, JEAN, JACQUES, amis de nos amis. IRMA, de Senlis; LÉONTINE, de Saint-Cloud; BLANCHE, du Bas-Meudon; le Tout-Gotha des traversins.

Ce loyal petit monde est attablé en cabinet particulier, vers une heure du matin.

IRMA, à *Cabariot*.

Eh bien, tu sais, tu es gentil d'avoir eu cette idée de nous réunir tous, en cabinet, une dernière fois, avant de te marier?

BLANCHE

Oui, t'es très chic! t'es un beau trésor qu'on regrettera!

PIERRE

Bah ! Il nous devait bien ça.

JEAN

Il ne fait que son devoir.

CABARIOT

Je l'ai toujours fait.

LÉONTINE

J'aurais un peu voulu voir qu'il se mette avec sa femme, sans nous dire adieu ! Pour le coup, je t'en aurais gardé rancune.

BLANCHE

Qui t'épouses ?

IRMA

Une jeune fille.

BLANCHE

Je pense bien.

CABARIOT

Parlons d'autre chose, voulez-vous ?  
Parlons de la question ouvrière.

LÉONTINE

Mais non.

BLANCHE

Ça nous intéresse, ta fiancée.

IRMA

J'ai lu son nom dans le journal, je ne m'en rappelle plus.

JEAN, *qui rectifie.*

Ne me le rappelle plus, si tu y consens?

IRMA

Oh zut! du moment que je me fais comprendre. Ça me revient. C'est mademoiselle de Lorage.

BLANCHE

De Lorage?... attends donc... mais oui...

CABARIOT, *inquiét.*

Tu la connais?

BLANCHE

Non. Mais j'ai reposé dans les bras de son frère six mois et demi.

CABARIOT

Ah!

BLANCHE

Parfaitement. Il y a déjà un bout de temps. Son frère qui est à présent capitaine à Saumur. Un homme épatant. Il n'y en a plus de comme ça.

PIERRE

Merci pour nous.

BLANCHE

Tant pis, mes enfants. Mais je dis la vérité. (*A Cabariot.*) Ah ! tu épouses sa sœur ?

CABARIOT

Oui, mais...

BLANCHE

Eh bien, je te fais tous mes compliments, là, bien sincères. Parce que si j'en juge d'après Marcel...

PIERRE

Marcel ! Qui ça ?

BLANCHE

Son frère, mon troisième amant... ça doit être une personne parfaitement élevée, et qui doit avoir reçu une de ces éducations!... Tu seras très heureux, tu entends. C'est moi qui te le prédis. Je suis bien contente de te voir faire ce mariage-là. A la bonne heure! Au moins tu nous lâches pour quelqu'un de propre. Et pour la peine, tiens, il faut que je t'embrasse.

IRMA

Nous aussi.

LÉONTINE

Oui, nous allons toutes l'embrasser.

BLANCHE, à Cabariot.

Et puis, plus tard... pas maintenant, non, bien entendu, pas à la sortie de l'église... mais, après, quand vous serez seuls et que l'occasion se présentera, parle-lui de moi.

CABARIOT, *saisi*.

A qui ?

BLANCHE

A Marcel, donc. Tu verras. Il m'a bien aimée. Je suis sûre qu'il ne te dira que du bien de moi. Il me trouvait admirablement faite ! Je l'ai trompé moins que les autres, et c'est le seul homme que j'aie vraiment estimé. Et même maintenant, il revoudrait bien encore de moi, qu'il m'aurait dans la demi-heure ; je prendrais le train cette nuit pour Saumur. Quel département, Saumur, dis... ?

PIERRE

Pyrénées-Orientales.

BLANCHE

Ne te moque pas de moi. Je ne me souviens plus du département au juste, mais je sais bien que c'est à côté des Ardennes.

JEAN

Bravo !

BLANCHE

J'ai appris tout ça dans le temps, chez les sœurs... J'ai été aussi chez les sœurs, moi, quand j'étais gosse.

IRMA

Moi aussi, tiens !

BLANCHE

Vous croyez toujours, vous autres, qu'on sort de rien, d'une loge de concierge ? Pas du tout. J'ai eu un commencement d'éducation. Un petit commencement.

CABARIOT

Ça se voit.

BLANCHE

Après, plus tard... ah dame ! j'ai mal fini. Mais j'avais très bien commencé.

PIERRE

C'est ta faute, fallait continuer.

BLANCHE

Ça ne s'est pas arrangé. Toute petite encore, et ensuite, à peine jeune fille, j'ai eu l'idée de croire à l'amour, et puis, à force d'y croire, de fil en aiguille, avec l'un et avec l'autre, aujourd'hui j'y crois plus du tout et je suis ce que je suis.

JEAN

Tu ne crois pas à l'amour, chou chéri?

BLANCHE

Pas pour un clou.

JEAN

Eh bien, c'est agréable pour moi, ton seigneur et maître.

BLANCHE

Ne fais pas le jaloux. Tout ça t'est bien égal dans le fond.

JEAN

C'est possible. Mais j'ai ma dignité.

BLANCHE

Laisse donc ta dignité. Il y a belle heure que tu l'as perdue, va!

IRMA, *à Cabariot.*

Et toi, Paul, crois-tu à l'amour?

LÉONTINE

Puisqu'il convole!

IRMA

C'est pas une raison. (*A Cabariot.*) Réponds, crois-tu?

CABARIOT, *sans conviction aucune.*

De toutes mes forces.

BLANCHE, *à Cabariot.*

Tu aimes bien ta fiancée?

CABARIOT

Une bonne fois pour toutes, la dernière, ne me parlez pas de mon mariage ni de ma femme! Je ne trouve pas ça convenable, et je suis gêné. Je ne sais que vous répondre.

BLANCHE

Mon Dieu ! Tu es devenu bien bégueule depuis que tu te retires.

IRMA

Ils sont tous pareils, ma chère. La veille encore, ils marchaient sur les mains, ils se mettaient à cheval sur le lustre, ils faisaient toutes les insanités, et puis, du jour où ils ont envoyé une bague à une pensionnaire, ils deviennent empaillés et pudibonds, avec des airs de magistrat en retraite.

CABARIOT

Pas du tout.

LÉONTINE

Tu nous as invitées à enterrer, cette nuit, ta vie de garçon ; apparemment, c'est pour être gai.

IRMA

Pour qu'on s'amuse ?

CABARIOT

Il y a différentes façons de s'amuser.

IRMA

Moi je n'en connais qu'une, et je sais bien laquelle.

CABARIOT

Sois convenable !

LÉONTINE

Ah ça ! Mais ta fiancée ne nous écoute pas ? Voilà qu'on ne va plus pouvoir plaisanter à présent ! Quel animal ! Mais il ne faut pas te marier, mon petit, il faut entrer dans les ordres. Dès demain matines.

IRMA

Et prononcer des vœux.

BLANCHE

L'abbé Cabariot !

IRMA, à *Cabariot*.

Je te paye des bas noirs, tiens. A quelle heure confesses-tu ? Ah bien, tu vas t'amuser, ta femme, si tu t'y prends avec

elle de cette façon-là! Quand je la rencontrerai, par exemple, moi je l'aborderai carrément, et je lui dirai : « N'ayez pas peur, madame, et, si vous m'en croyez, secouez-le ferme, votre petit mari ; je vous garantis qu'avec nous il était très drôle. Il la connaît dans les coins. Nous vous l'avons dressé pendant plusieurs années, c'est au moins le cas où jamais que ça serve à quelque chose, et que ça soit une femme honnête qui en profite. »

CABARIOT

Tu es révoltante, Irma!

IRMA

Je le fais exprès. Je respecte ta fiancée. Mais, toi, tu me rases. J'ai horreur des hypocrites.

JEAN

Allons! ne vous chamaillez pas.

LÉONTINE, à Cabariot.

Qu'est-ce que ça représente la famille où tu te glisses ?

CABARIOT

Je ne comprends pas bien ta question. A quel point de vue ?

LÉONTINE

Au point de vue de la galette.

CABARIOT

Ça représente pas mal. Soixante mille de rentes, pour commencer.

BLANCHE

Pour commencer seulement ? Beau début ! Et il y aura une suite ?

CABARIOT

Mais oui. Quand mon beau-père sera sur le dos pour toujours, je recevrai neuf cent mille francs sur la tête.

IRMA

Ça ne sera pas embêtant. Des tuiles comme ça, j'en demande à genoux ?

BLANCHE, à *Cabariot*.

Tu es bien à plaindre ! Pauvre petit homme, avec ta fortune personnelle, tu auras un jour deux cent mille de rentes ?

CABARIOT

Environ.

LÉONTINE

Nous ne mettrons jamais ça de côté, nous autres.

PIERRE

A qui la faute ?

JEAN

A vous qui êtes dépensières, et qui ne songez pas assez à vos vieux jours.

LÉONTINE

Admirable. C'est notre faute ! Mais c'est la vôtre, scélérats.

JACQUES

La nôtre ?

LÉONTINE

Mais oui. Nous nous ruinons et nous

dépendons à pleines mains pour vous plaire par le luxe. Vous n'aimez que dans la soie. Ah ! nous vous rendons largement en frais de représentation les quelques sous que vous nous donnez !

IRMA

Résultat : nous avons des pantalons de cinquante louis et pas dix francs à la caisse d'épargne.

PIERRE

Et les bijoux que vous entassez ?

JACQUES

Pour les laver plus tard.

IRMA

Parlons-en. Des vieilles ferronneries passées de mode, qui ne valent plus rien le jour où on veut s'en défaire... Le Mont-de-Piété vous prend ça au poids de l'or, avec une grimace, en ayant l'air de vous faire une grâce ! C'est pas encore avec nos

porte-bonheur, non, non, que nous nous ferons jamais des rentes.

JACQUES

Tra la la. Nous ne sommes pas en peine de votre vieillesse.

PIERRE

Mais oui. Vous avez beau dire, vous vous tirerez toujours d'affaire, et vous serez des décrépites très calées.

JEAN

Et puis, quand même, vous savez bien que si vous en étiez jamais réduites, plus tard, à crever de faim... nous sommes là, les bons amis, les sûrs!

LÉONTINE

Vous? Mais vous nous ficheriez à la porte à coups de parapluie!

IRMA

Avec menace du commissaire.

JACQUES

Non, mes mignonnes. Il y aurait tou-

jours pour vous un morceau de pain à la cuisine.

BLANCHE

Tu es trop bon. Garde ta mie.

LÉONTINE

D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi nous parlons de tout ça. Ce n'est pas si gai.

BLANCHE

Prends-toi-z-en à Cabariot? Il nous a conviés pour faire une suprême orgie. Ça devait être inouï, renversant comme fête! Le dernier mot de la noce : le chant du porc!

IRMA

Et puis, après de si belles promesses, voilà ce qu'il nous donne : une dînette où on fait de la morale et où on reçoit un abatage dès qu'on écoute un peu la voix de la chair.

LÉONTINE

Oui. Tout ça est bien pénible.

CABARIOT

Qu'est-ce que vous espérez donc, sarpisti?

BLANCHE

Je ne sais pas. J'avais rêvé...

IRMA

Tout, excepté cet enterrement de première classe.

LÉONTINE, à Cabariot.

Pense donc, cher Abner, que c'est une soirée d'adieux?

IRMA

Tu ne nous reverras plus jamais?

PIERRE

N'exagérons rien. Pas de grands mots!

JACQUES

Ni de grands remèdes.

BLANCHE

Tu nous reverras peut-être tout de même, en effet.

LÉONTINE

Et plus tôt que tu ne crois.

BLANCHE

L'avenir est insondable.

JACQUES

Il a rudement de la veine, l'avenir !

IRMA

A quel propos dis-tu ça ?

JACQUES

Rien.

LÉONTINE, à *Cabariot*.

Quand est-ce la cérémonie ?

CABARIOT

Jeudi.

IRMA

Après-demain ?

JEAN

Oui.

BLANCHE, à *Cabariot*.

Vous partez le soir tous les deux ?

CABARIOT

Oui.

BLANCHE

Pour où ?

CABARIOT

Ça ne te regarde pas.

BLANCHE

Oh ! n'aie pas peur. Je n'aurais pas été  
vous rejoindre.

LÉONTINE

Vous prendrez un wagon-lit ?

JACQUES

Parbleu ! Tu crois peut-être que l'ami  
Paul va aller dans le compartiment des  
dames seules ?

IRMA, à Cabariot.

Vas-tu lui en dire, hein, pendant la  
route, des douceurs ?

BLANCHE

Les mêmes qu'à nous.

CABARIOT

Ah non!

BLANCHE

Allons donc! Tu lui diras que tu l'aimes? Est-ce que ce n'est pas ce que tu nous as dit, à nous et à d'autres, pendant dix ans?

CABARIOT

Je me fichais de vous, je mentais.

BLANCHE

Pas vrai. T'étais très pincé. N'est-ce pas, Irma?

IRMA

Mais!

BLANCHE

Je t'ai vu pleurer à mes pieds, en t'arrachant des paquets de cheveux. C'est même pour ça qu'il t'en reste si peu.

CABARIOT

Pas souvenir.

BLANCHE

T'as la mémoire courte quand tu te maries. Enfin, c'est le métier qui veut ça ! Tu nous renies, t'es dans ton rôle, nous sommes dans le nôtre. Que chacun fasse son affaire...

JACQUES

Et les vaches seront mieux gardées.

BLANCHE

Penseras-tu à nous par-ci par-là ?

CABARIOT

Guère.

IRMA

Tu n'es pas poli.

CABARIOT

Je suis franc. Je ne peux pas avoir toutes les qualités à la même heure.

LÉONTINE

Allons, maintenant que tu vas avoir une femme à ton nom, tu es tout fier, et il n'y a plus moyen de t'arracher un sourire ou un

mot du cœur ; aussi, nous n'avons qu'à nous tirer des pieds... Est-ce que ça n'est pas votre avis, mesdames ?

BLANCHE

Ma foi si ! On va laisser ce monsieur dans son satin blanc.

IRMA, à *Cabariot*.

Adieu, fleur d'orange.

CYPRIEN

Comment, vous partez, mes petites belles ?

LÉONTINE

Oui.

JACQUES

Pour de bon ?

BLANCHE

Tout ce qu'il y a de plus bon.

JEAN

Oh ! mais c'est une fête ratée !

IRMA

Un peu !

LÉONTINE

Il a été bel enterrement, ton repas de jeunesse, mon petit Paul.

BLANCHE

Et enterrement de première classe, tu peux t'en vanter !

IRMA

Tu tâcheras de nous dédommager à ton divorce ?

LÉONTINE

Là, adieu !

IRMA

Écris-nous dans les entr'actes.

BLANCHE

Au revoir, lâcheur !

LÉONTINE

Et, n'oublie pas l'eau de mélisse.

Elles sortent toutes en riant. Il se fait un grand silence.

JACQUES; à *Cabariot*.

Es-tu malade? T'es pâle.

JEAN

Tu as l'air d'un seigneur qui va f....  
le camp ?

CABARIOT

Oui... ces volailles m'ont dégoûté.  
J'éprouve quelque chose, là... au creux...  
je ne sais pas si c'est que j'ai envie de dor-  
mir... ou bien de pleurer.

CYPRIEN

Peut-être les deux.

CABARIOT

Ouvrez la fenêtre, et laissez-moi un ins-  
tant. Ça va se passer.

On ouvre la fenêtre. Il se met la tête dans ses  
mains.

FIN



# TABLE

---

La première bisque . . . . .	1
Tentative de corruption . . . . .	35
Le lendemain matin . . . . .	61
La tranche de viande froide . . . . .	85
La dinette. . . . .	107
Petite table d'hôte. . . . .	133
Deux petits sujets de brouille. . . . .	157
Double régime . . . . .	181
Le grand Mousseux . . . . .	205
Enterrement . . . . .	233



PQ  
2330  
L7C2

Lavedan, Henri Léon Émile  
C'est servi

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

---

*Collection in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume*

---

HANOTAUX (GABRIEL)

*de l'Académie française*

- L'ÉNERGIE FRANÇAISE. . . . . 1 vol.  
DU CHOIX D'UNE CARRIÈRE. . . . . 1 vol.

LAVEDAN (HENRI)

*de l'Académie française*

- MAM'ZELLE VERTU (5<sup>e</sup> mille) . . . . . 1 vol.  
LE MARQUIS DE PRIOLA. Comédie en 3 actes. Illus-  
trée. (9<sup>e</sup> mille). . . . . 1 vol.  
VIVEURS. Comédie en 4 actes. . . . . 1 vol.

SIMON (JULES)

*de l'Académie française*

- PREMIÈRES ANNÉES . . . . . 1 vol.  
LE SOIR DE MA JOURNÉE . . . . . 1 vol.  
DERNIERS MÉMOIRES. Illustrés par Lœwitz . . . . . 1 vol.  
MÉMOIRES DES AUTRES. Illustrations de Noël Saunier. 1 vol.  
NOUVEAUX MÉMOIRES DES AUTRES. Illustrations  
de Léandre . . . . . 1 vol.

THEURIET (ANDRÉ)

*de l'Académie française*

- LA SŒUR DE LAIT. . . . . 1 vol.  
HISTOIRES GALANTES ET MÉLANCOLIQUES. . . 1 vol.